

Le véritable sens historique, c'est la récolte des fruits semés et le don de notre propre fruit aux générations à venir.

Isabelle YON

L. A. C. - n° 274    Faire mémoire pour ouvrir l'avenir    2014

# Faire mémoire pour ouvrir l'avenir

900 ans de l'abbaye de Pontigny

Théologie et histoire

La mémoire du futur

<b>ÉDITORIAL</b>	
Nicolas RENARD .....	1
<b>En 2014, célébrons les 900 ans de l'abbaye de Pontigny !</b>	
Micheline DURAND .....	3
<b>1954 : Un statut pour la Mission de France</b>	
Francis Corenwinder .....	13
<b>L'abbaye de Pontigny, une inscription dans l'histoire</b>	
Guillaume ROUDIER .....	19
<b>Pâques 2014 à Pontigny</b>	
Patrick Salaün .....	23
<b>Sympathique passé ?</b>	
Isabelle YON .....	29
<b>Théologie et histoire : l'aventure d'une conversion</b>	
Xavier DEBILLY .....	37
<b>L'Histoire dans le Parcours fondamental de l'Ecole pour la Mission</b>	
Jean-Marie PLOUX .....	47
<b>La Bible et le temps</b>	
Pierre CHAMARD-BOIS .....	53
<b>La mémoire du futur : "Faites ceci en mémoire de moi"</b>	
Malou le BARS .....	61
<b>Dans mon village; la cérémonie du 11 novembre 2013</b>	
Marie-Christine SER .....	69
<b>Racine familiales</b>	
Pascales ISRAËL .....	71
<b>Actualité du patrimoine religieux</b>	
Des membres de l'ARSB .....	75
<b>Resonances</b>	
Dominique FONTAINE .....	79
<b>Le cinéma : l'Histoire sans fin</b>	
Joseph THOMAS .....	83

## Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

### Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

<b>Directeur gérant</b>	: Arnaud FAVART	
<b>Responsable</b>	: Danièle COURTOIS	
<b>Comité de rédaction</b>	: Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD, Marie-Christine SER	
<b>Maquettiste</b>	: Arnaud TOMASSO	<b>Relecture</b> : Michel GROLLEAUD
<b>Abonnements</b>	: Secrétariat	<b>Photos</b> : Communauté Mission de France

**Abonnements (5 numéros par an) France et étranger :** Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €  
Le numéro : 7,00 €

**Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.**  
**Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.**



L'abbaye de Pontigny fête cette année le neuvième centenaire de sa création. Et la Mission de France, qui a rouvert son séminaire en 1954, fête aussi les soixante ans de la Constitution apostolique « *Omnium ecclesiarum* » qui lui a donné son statut officiel après la crise des prêtres-ouvriers.

La Lettre aux Communautés a tenu à célébrer à sa façon ce double anniversaire autour d'un lieu qui a marqué profondément son histoire.

Elle le fait tout d'abord en évoquant l'abbaye et ce qu'elle représente pour la Mission de France. Micheline Durand décrit les origines de cette abbaye cistercienne et le contexte dans lequel elle a été créée en 1114. Francis Corenwinder franchit un bond dans le temps et relate les conditions dans lesquelles s'y est installée la Mission de France avec le statut que lui conférait la nouvelle constitution apostolique. Mais cette plongée dans le passé ne vise pas seulement à retrouver ceux qui nous ont précédés ; ce lieu chargé d'histoire participe aujourd'hui encore à l'effort d'invention ecclésiale et d'intelligence de la foi qui est celui de la Mission de France. C'est ce que disent à leur façon Patrick Salaün et Guillaume Roudier.

S'intéresser à l'histoire, ce n'est pas en effet s'installer dans un passé révolu, c'est aller y chercher de quoi nourrir le présent et construire l'avenir, soit tout un effort de réflexion exigeante qui fait l'objet de la deuxième partie de ce numéro. Quel sens peut prendre l'histoire dans une époque qui valorise le présent et l'immédiateté ? Quelle peut être sa fécondité pour qui se réclame de Jésus Christ ?

Sans instrumentaliser le passé pour lui faire servir notre cause ni en faire un refuge, Isabelle Yon nous montre comment nous pouvons nous tourner vers ceux qui ont tracé un

chemin avant nous pour alimenter notre propre créativité. C'est aussi ce que nous invite à faire cette grande figure de la théologie que fut Marie-Dominique Chenu, comme le rappelle opportunément ici Xavier Debilly en soulignant ce qui tenait à coeur à ce théologien d'exception : nous devons prendre au sérieux l'histoire amenée à devenir un véritable lieu théologique dans la suite de l'Incarnation. C'est encore dans cet esprit qu'est étudiée l'histoire au sein de "l'école pour la mission" (Jean Marie Ploux).

Pierre Chamard-Bois nous entraîne ensuite dans une lecture de la Bible à la recherche des différentes dimensions de la temporalité. Nous sommes amenés à vivre un présent qui se nourrit de l'Origine. C'est ce qui se joue lorsque nous faisons mémoire des paroles du Christ et que nous sommes ainsi transformés en corps de frères et de sœurs (Malou Le Bars).

Plus concrètement, Marie-Christine Ser et Pascale Israël développent deux exemples qui nous aident à saisir le sens que peut prendre un retour au passé, soit dans la commémoration d'un événement historique, soit dans l'appropriation par une famille de ses racines. De même, nous pouvons nous interroger sur le sens que prend le patrimoine religieux pour des personnes qui ne disposent pas de culture religieuse. Comment peut-on le rendre accessible et parlant aujourd'hui ?

On le comprend à la suite de ces différents articles : le recours à l'histoire doit nourrir notre espérance. C'est ce que montre le texte sur l'espérance de Jean Bielher que présente Dominique Fontaine dans la rubrique « Résonances ». Et puis nous ne faisons pas la présentation d'un ouvrage, mais nous évoquons la relation du cinéma à l'histoire pour comprendre comment des films peuvent revisiter l'histoire à leur façon (J. Thomas)

**PROCHAINS THÈMES :**

n° 275 L'écologie un art de vivre

n° 276 Précarités

**Nicolas Renard**  
**pour le Comité de rédaction**

# *En 2014, célébrons les 900 ans de l'abbaye de Pontigny !*

**Par Micheline Durand**



Micheline, ancienne conservatrice des musées de la ville d'Auxerre, est présidente des "Amis de Pontigny".

Dans le cadre de l'association « Pontigny 2014 » créée en 2011 dans le but de fédérer l'ensemble des manifestations tant culturelles et religieuses que festives, s'est élaboré un programme d'une grande diversité pour commémorer la fondation de l'abbaye de Pontigny, deuxième fille de Cîteaux.

Toute commémoration est en soi un appel à la mémoire, une mémoire qui se voudrait partagée pour devenir un fragment de notre histoire commune. Mais au-delà du temps de commémoration proprement dit, que souhaitons-nous transmettre en proposant un programme à la fois multiple et festif ?

Faire découvrir notre magnifique abbatale, chef-d'œuvre de l'architecture cistercienne, une des plus grandes d'Europe, une des plus belles parce qu'une des mieux conservées, la faire reconnaître comme un des lieux exceptionnels du patrimoine bourguignon, en faire une chance culturelle, historique et économique pour notre région, seraient en soi un objectif suffisant !

Toutefois l'ambition de toute commémoration est d'aller au-delà de l'événement ponctuel et de l'inscrire dans une réflexion actuelle portuse d'avenir. Tel est notre pari, se saisir de cet héritage, se saisir de l'ensemble de son histoire pour que la nécessité de donner un sens nouveau au site de Pontigny puisse être perçue comme une chance à saisir.

Avant de développer les projets portés par les différentes associations, il est important de rappeler le contexte politique, religieux et social de l'émergence et de l'expansion de l'ordre de Cîteaux. Très rapidement, il va déborder de

ses frontières bourguignonnes pour tendre à l'universalité. Son art entre roman et gothique, entre deux savoir-faire, entre deux traductions matérielles du spirituel, aura en partage, au-delà des variantes, la même quête d'absolu.

La personnalité de Bernard de Clairvaux reste indépassable et, s'il n'a rien construit lui-même, s'il n'a donné aucun « cahier des charges » aux maîtres d'œuvre, il n'en est pas moins, selon le mot de Georges Duby, « le patron d'un vaste chantier ».

### *Le contexte*

Même si les travaux récents ont relativisé « les terreurs de l'An Mil », il n'en reste pas moins vrai que les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sont une époque troublée. L'homme de ce temps vit dans la crainte, l'éclipse de 1033 ayant renforcé la certitude que la fin des Temps était proche ! Les prédicateurs ont eu alors beau jeu de rappeler la nécessité de la conversion et de proposer un idéal, celui de la vie monastique, le monastère apparaissant comme un asile de paix et d'espoir !

C'est de fait une époque mouvementée, également pour l'histoire de l'Église, marquée par trois événements majeurs qui permettent de mettre en contexte ce grand besoin de réforme :

- En 1054 intervient le « Grand Schisme » qui sépare Église d'Orient et Église d'Occident.

- La « Réforme grégorienne » entreprise par le moine Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII, tente de répondre à deux graves préoccupations de l'Église :

- \* Lutter contre l'immoralité d'une partie du clergé, en particulier la simonie (la vente des sacrements).

- \* Libérer l'Église du pouvoir séculier, du « fléau de la féodalité » : pas de laïc comme abbé ou évêque, pas de nomination par les rois ou les princes ! (En 1170, le meurtre de Thomas Becket, archevêque

de Cantorbéry, sur ordre du roi d'Angleterre, sera une illustration de ce conflit entre pouvoirs spirituel et politique.)

Le monachisme, Cluny en particulier, fut un puissant allié de cette réforme difficile à faire appliquer, notamment en Allemagne. Ce qui fut appelé la « querelle des Investitures » opposa Grégoire VII à l'empereur Henri IV pendant des années et ne prit fin que par le concordat de Worms en 1122.

- Enfin, les Turcs d'Asie centrale, arrivant aux portes de Constantinople, rendent difficile l'accès à Jérusalem pour les pèlerins. La campagne qui va être alors lancée contre l'Orient musulman détournera l'attention des problèmes internes. En 1096, c'est le départ de la première croisade, prêchée par le pape Urbain II (successeur de Grégoire VII), également ancien moine clunisien.

Toutefois, alors que le cadre féodal reposant sur une tripartition sociale reprise de l'Antiquité par Haymon d'Auxerre au IX<sup>e</sup> siècle semble immuable — ceux qui combattent, ceux qui prient, ceux qui travaillent —, les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles se caractérisent également par un véritable essor tant économique que démographique.

### *Le monde monastique*

Ainsi dans cette époque de mutation et de progrès, le monde monastique va occuper une importance primordiale : il répond en effet au besoin de changement, de renaissance, c'est-à-dire de retour à une pureté spirituelle originelle. Les fidèles s'étaient détournés d'un clergé souvent trop impliqué dans le monde féodal et qui n'inspirait plus le respect en raison de la dégradation de ses mœurs.

De cette aspiration vont s'épanouir les grands mouvements monastiques : de Robert d'Arbrissel, à Fontevault en 1106 ; de

Guillaume de Champeaux fondant Saint-Victor à Paris en 1113 ; de saint Norbert fondant l'ordre des Prémontrés à Laon en 1120 ; sans oublier l'œuvre réformatrice de Pierre le Vénéral à Cluny. Toutefois aucun n'aura le succès de celui initié par Robert de Champagne et renouvelé par Bernard de Clairvaux (saint Bernard).

### *Cîteaux et les Cisterciens*

Cîteaux, le novum monasterium (« nouveau » parce qu'il se veut retour à la Règle de saint Benoît mais également parce que le monde change), est fondé par Robert né en 1027. D'abord moine à Moutier-la-Celle en Champagne puis abbé de Tonnerre en 1068, il devient prieur de Saint-Ayoul à Provins en 1071. Il incarne ce besoin de revenir à la règle. Se mettant sous la protection de la Vierge, il part s'installer comme ermite avec quelques compagnons à Molesme (au nord-est de Tonnerre) en 1075, désirant un lieu éloigné de tout espace habité, un lieu clos et désert, claustrum et eremus. Mais devant

l'afflux des vocations, ce qui témoigne bien de l'engouement des fidèles, il quitte Molesme et part pour Cîteaux en 1098.

Rappelé à Molesme, il ne connaîtra pas l'extraordinaire vitalité de Cîteaux puisqu'il meurt en 1111, un an avant l'arrivée d'un jeune seigneur dijonnais, Bernard de Fontaine, accompagné de trente gentilshommes. C'est alors une autre histoire qui commence, d'un incomparable éclat.

### *Saint Bernard et Cîteaux*

Troisième fils du seigneur de Fontaine, près de Dijon, Bernard est destiné à l'Église mais il a été éduqué dans les valeurs de la chevalerie — celles du combat, le combat contre les autres « pour convertir » et le combat contre soi-même, contre le corps —, mais également dans les valeurs de « l'amour courtois », qui se retrouveront dans son éloquence et dans ses écrits : il brille par la parole, tel un orateur redoutable.

« Saint Bernard a renoncé à tout, sauf à l'art de bien écrire » dit-on de lui... et à l'art de bien parler ! S'il refuse les œuvres d'art comme étant trop sensuelles, il promeut la musique et le verbe qui se reçoivent par l'audition, notre sens le plus « spirituel » ! Sa personnalité rayonne partout, il s'impose dans toutes les cours ainsi qu'à Rome, tout en prônant la nécessaire vertu d'humilité !

Il refuse que le monastère devienne une seigneurie et reprend à son compte l'obligation bénédictine de travailler, refusant de « vivre de la sueur des pauvres » et ses écrits contre la richesse ostentatoire de Cluny sont bien connus. Il refuse également que les monastères cisterciens soient des lieux d'enseignement, qu'ils soient des écoles. Pas de fonction funéraire non plus, comme à Cluny, pas de culte des reliques, donc pas de pèlerinages. Il ne veut pas non plus assurer les fonctions paroissiales, la fonction du moine cistercien sera autre. « L'office du moine n'est pas

d'enseigner mais de pleurer », dit-il, c'est-à-dire prier pour les péchés du monde.

Toutefois il ne remet pas en question la société des Trois Ordres et la communauté cistercienne sera à l'image du monde qu'il connaît, partagée en deux classes (bien qu'unies par l'amour). Les moines de chœur issus de la noblesse sont séparés des frères convers issus du monde laborieux des paysans par des barrières étanches aussi bien mentales que matérielles, ce dont témoigne la clôture de chœur dans l'abbatiale (l'actuelle ayant pris la place d'une plus ancienne).

C'est alors que commence un incroyable siècle d'expansion de ce mouvement. En effet, devant un succès aussi immédiat, douze moines et un abbé quittent Cîteaux dès 1113 pour aller fonder de nouveaux lieux : La Ferté-sur-Grosne en 1113, Pontigny en 1114, Clairvaux et Morimond en 1115. En 1119, douze nouveaux lieux sont ainsi créés, 73 en 1144, 393 à la mort de saint Bernard en 1153. Bientôt 742 monastères cisterciens couvriront toute la chrétienté.

Comment et en quoi saint-Bernard est-il générateur d'un « art cistercien », lui qui n'accordait de valeur qu'à la parole et à la musique ? S'il ne s'intéresse pas à l'art de construire qui lui semble, comme labourer, une activité non noble, en revanche son discours, sa quête de sens et de perfection, ont donné l'élan fondamental pour que, par exemple, la qualité et l'assemblage des pierres figurent symboliquement la perfection morale et spirituelle, qu'elles en soient l'expression matérielle.

L'art ne sert qu'à « faire surgir l'esprit aveugle vers la lumière ». « L'image (importante pour Suger) n'est plus une voie d'approche vers le non-perceptible, elle est métaphore, écran tendu devant l'extase. » (Georges Duby). L'image-écran est un voile qui a besoin d'être soulevé pour accéder à l'essentiel. Puisqu'elle détourne l'esprit des moines, il faut la bannir de leur lieu de vie et de prière...

Nous retrouvons dans l'abbatiale de Pontigny cette volonté de dépouillement, ce rejet de toute sensualité.

### *Pontigny*

Dans le blason de Pontigny se trouve l'image d'un pont jeté sur le Serein, petit affluent de l'Armançon. Un pont aux limites de l'Auxerrois, de la Champagne, du Sénonais, de l'évêché de Langres... Un carrefour !

Conduit par Hugues de Mâcon, ami de saint-Bernard, un petit groupe de douze moines arrive à Pontigny à la Pentecôte 1114. Y avait-il déjà un ermitage ? Une terre a été donnée mais sans doute les débuts sont difficiles. Toutefois les dons affluent très vite et très vite également Pontigny va « essaimer », elle aura des « filles » (jusqu'en Hongrie). En dépit de la volonté exprimée par saint-Bernard, pour vivre il faut s'assurer de la possession de la terre, il faut délimiter un domaine, même si les lieux recherchés sont les plus déserts possibles, sans doute a-t-il fallu recourir à des expropriations, ce qui sera source de rancœur chez les paysans locaux, une fois le grand élan passé.

La première église, une chapelle, se révèle vite trop petite et vers 1150, grâce aux libéralités du comte de Champagne, s'érige une nouvelle construction accompagnée de 40 hectares ceints de murs. C'est cette architecture que nous avons encore sous les yeux, témoignant de « l'esprit cistercien » en dépit d'ajouts ultérieurs.

Le dépouillement revendiqué n'est pas un refus de l'innovation technique, au contraire. L'homme, dans une relecture de la Genèse, doit être l'outil qui transformera le « chaos » (silva, la forêt sauvage) en « nature cultivée », en « mère nourricière ». C'est pourquoi il faut défricher, bonifier, cultiver, mettre en valeur. Mais le travail manuel, s'il est honoré en mots, reste fondamentalement méprisé dans une logique seigneuriale et il est imparti aux frères convers, dans les « granges », exploitations agricoles dépendant des abbayes. Le « travail agricole » est devenu métaphore pour exprimer l'amélioration de l'âme !

Il en sera de même en ce qui concerne l'architecture, il importe d'aller à l'essentiel, de rejeter l'inutile, le décoratif, il convient donc que, grâce à l'innovation, la forme soit la plus parfaite techniquement, c'est-à-dire réponde au plus juste à sa fonction.

C'est de ce postulat que naît ce style épuré où l'ornement ne masque pas la structure, c'est cette pensée qui sera le modèle architectonique des cathédrales gothiques. Pour répondre à ce souci

d'efficacité, il fallait une grande rigueur dans le choix des pierres (visibles), dans la qualité des outils, dans le savoir-faire des constructeurs.

Toutefois, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, un nouveau monde s'ébauche, celui des villes. L'inspiration de saint-Bernard sera reprise par les ordres nouveaux créés par saint Dominique et par saint François d'Assise. Tous deux prôneront le refus des édifices mais redécouvriront la valeur de l'image comme production et vecteur du sacré.

# 1954 : Un statut pour la Mission de France

Par Francis Corenwinder



Prêtre de la Mission de France, Francis est membre de l'équipe d'engagement missionnaire de Drancy (93).

## Sombres années...

En 1954, le ciel était sombre à la Mission de France ! Les prêtres-ouvriers avaient reçu de Rome l'interdiction de poursuivre leur mission en monde ouvrier. Le Père Louis Augros qui, à la demande du cardinal Suhard, avait ouvert le séminaire de la Mission de France en 1942 à Lisieux, avait été démis de ses fonctions en 1952. Et le séminaire, transféré la même année à Limoges, était fermé en 1953 par décision romaine ! Il ne pourrait être rouvert que si la Mission de France obtenait enfin un statut juridique clairement défini...

La Mission avait-elle encore un avenir ?

Rappelons que Rome, en 1949, avait donné à la Mission de France un statut provisoire pour une durée de trois ans<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs quelques jours avant sa mort, le 30 mai 1949, que le cardinal Suhard eut la joie de voir son œuvre ainsi consolidée, au moins provisoirement.

Au terme de ces trois ans, Rome décide de prolonger ce statut jusqu'à la date d'une prochaine visite canonique du séminaire. Cette visite, exigée par le cardinal Pizzardo, préfet de la Sacrée Congrégation des Séminaires et Universités, aura lieu au mois d'avril 1953. Elle sera l'une des causes de la fermeture du séminaire !

En outre, le Cardinal Pizzardo interdit « de manière absolue à tous les élèves des séminaires de France, sans aucune exception, de s'engager comme stagiaires en des travaux de quelque nature que ce soit »<sup>2</sup>. Et l'on sait la place que tenaient les stages en usines

ou en milieu rural dans la formation des séminaristes de la Mission de France.

Pis encore, en janvier 1954, ce même Cardinal notifie au Cardinal Liénart la fermeture définitive du séminaire de la Mission de France et donc la suppression de celle-ci ! On créera à la place, dit-il, « un institut de formation missionnaire qui accueillera des prêtres pour une année de recyclage avant qu'ils ne soient embauchés définitivement par des évêques de régions déchristianisées »<sup>3</sup>.

Vraiment, la Mission semblait condamnée à disparaître. Sauf que pendant ces sombres années, le Cardinal Liénart résistait !

Le cardinal s'était toujours montré favorable à la Mission, laissant plusieurs séminaristes de son diocèse se former au séminaire de Lisieux. Mais sensible aux récriminations de certains évêques et aux doléances de la Compagnie de Saint Sulpice, il avait dû signifier au Père

---

1. Repères historiques, p. 13.

2. Repères historiques, p. 18.

3. Repères historiques, p. 20.

Augros la fin de son mandat de supérieur du séminaire. « Quand il comprit que la Mission n'était pas celle qu'on lui avait décrite, il la défendit et l'imposa comme une composante nécessaire de l'Église de France<sup>4</sup>. » Alors il résista avec vigueur.

Le Père Daniel Perrot, nommé en 1952 « Délégué Général de la Commission épiscopale de la Mission de France », va effectuer, mandaté et vigoureusement soutenu par le cardinal, sept voyages au Vatican en neuf mois ! À Rome il bataille dur pour négocier l'obtention d'un statut définitif pour la Mission, rencontrant à la fois des personnes franchement hostiles à la Mission de France comme le cardinal Pizzardo, mais aussi d'autres convaincues de son bien-fondé, telles que le Père Veillot ou le Cardinal Montini, et quelques autres, qui le conseillent et lui facilitent la tâche<sup>5</sup>.

### *Enfin, une éclaircie !*

Au terme d'innombrables démarches, d'espoirs déçus et de contacts encourageants, le Pape Pie XII donne enfin à la Mission de France le statut espéré. C'est « la Constitution apostolique *Omnium ecclesiarum* » publiée le 15 août 1954.

La Mission de France est érigée en « **Prélature nullius de Pontigny** ».

Dans le préambule de la Constitution, Pie XII écrit : « Nous ne voulons pas manquer de vous adresser les encouragements de Notre cœur paternel, persuadé qu'ils vous inciteront à redoubler de zèle pour une œuvre dont les débuts ont déjà été très féconds pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes... Ayez donc profondément à cœur d'accroître le nombre des apôtres destinés à cette charge<sup>6</sup>... »

4. Tangi Cavalin et Nathalie Viet-Depaule, Une histoire de la Mission de France : La riposte missionnaire 1941-2002, Karthala, 2007, p. 134.

5. Voir Daniel Perrot, Les fondations de la Mission de France, Le Cerf, 1987.

6. Pie XII cité dans Les fondations de la Mission de France, op. cit., p. 322.

### *Que dit la Constitution apostolique ?*

En résumant les choses, la Constitution dote la Mission de France d'un territoire propre : **Pontigny**, d'un **Prélat** choisi parmi les évêques de la Commission épiscopale de la Mission de France dont il sera le Président et qui aura le pouvoir d'incardiner ses prêtres, d'un **séminaire** pour la formation des futurs prêtres et d'un **Vicaire général** dégagé de toute autre fonction. Elle précise que les prêtres seront groupés en équipes et affectés à des **tâches missionnaires** dans des secteurs ou des milieux particulièrement déchristianisés. La Constitution prévoit une **Assemblée générale** tous les cinq ans.

Pour les séminaristes dispersés dans la nature depuis deux ans et pour les prêtres de la Mission, l'annonce de la Constitution redonne espoir. L'horizon semble dégagé. Le Cardinal Liénart déclare : « L'événement marque

dans l'histoire de la Mission de France une date mémorable. La période d'expérience et de préparation a pris fin, la Mission a reçu maintenant dans l'Église sa place attitrée, elle va pouvoir poursuivre son œuvre en toute sécurité<sup>7</sup>. »

« La nouvelle Constitution n'échappa pas non plus aux commentateurs qui y virent un événement historique d'extrême importance pour l'Église de France. C'était indéniable<sup>8</sup>. »

Une première Assemblée générale a lieu du 13 au 17 septembre 1954. Dans les conclusions, le Cardinal Liénart déclare : « La Mission de France doit se débarrasser de tout doute déprimant sur sa situation et son avenir. [...] La Mission s'appuie désormais sur deux certitudes : celle de son objectif, le monde déchristianisé et le monde païen ; celle de sa vocation, l'Église l'appelle et l'envoie. »

---

7. Une histoire de la Mission de France, op. cit., p. 180.

8. Ibid., p. 180.

Dotée d'une constitution, la Mission peut rouvrir le séminaire. La rentrée se fera à Pontigny le 20 octobre 1954. Le corps professoral est entièrement renouvelé (à l'exception de Claude Wiener). Les séminaristes sont au nombre de 91, dont seulement 54 anciens... ce qui souligne la difficulté de beaucoup d'entre eux à surmonter un horizon qui leur paraissait bouché par l'interdiction qui demeure pour les prêtres de vivre un ministère au sein du monde ouvrier. La situation avait effectivement quelque chose de paradoxal : au moment même où les prêtres ouvriers se voyaient interdits, la Mission de France recevait son statut canonique ! Or beaucoup de séminaristes avaient opté pour le séminaire de la Mission de France avec le désir d'être prêtres-ouvriers !

Certes, une étape décisive était franchie. Mais la suite ne fut pourtant pas un long fleuve tranquille ! Le Cardinal Pizzardo renouvelle en 1959 l'interdiction de tout travail ouvrier pour les prêtres. Et dans plusieurs diocèses,

des évêques refusent de renouveler les contrats conclus avec la Mission de France, ce qui entraîne la suppression de plusieurs équipes.

### *Un événement majeur : Vatican II.*

En 1962, le Pape Jean XXIII réunit à la surprise générale le Concile. Le Cardinal Liénart y tiendra un rôle décisif. « Vous verrez, disait-il au Père Vinatier, le Concile peut être le commencement d'un grand renouveau pour l'Église. Et la Mission, plus qu'aucune autre institution, a préparé sans le savoir ses travaux<sup>9</sup>. » Dans les équipes de la Mission, les travaux du Concile ont été reçus comme une véritable bouffée d'oxygène. La Mission se voit alors confirmée dans ses recherches et dans les orientations données par la Constitution apostolique.

Mais malgré les vents favorables de l'après-concile, de nouvelles difficultés surgissent. La plupart des évêques n'envoient plus de sémi-

---

9. Jean Vinatier, Le Cardinal Liénart et la Mission de France, Le Centurion, 1978, p. 306.

naristes à la Mission de France et le corps professoral peine à être renouvelé. La collégialité de l'épiscopat de France à laquelle la mission est référée cherche difficilement une cohérence... Les conditions requises pour l'envoi, à nouveau autorisé, de prêtres ouvriers font difficulté... Une situation qui entraînera, à tort ou à raison, la démission des responsables de la Mission en 1969.

Le bateau Mission de France tangué de nouveau dangereusement. Mais, forte de la Constitution de 1954, de ses équipes sur le terrain, et d'un Prélat<sup>10</sup> qui, entouré d'un Comité épiscopal, veille au grain, la Mission ne sombrera pas. Liée à l'épiscopat par la Constitution, la Mission sera l'objet de débats successifs à l'occasion de l'Assemblée plénière annuelle des évêques à Lourdes<sup>11</sup>. En

1980, sous la présidence du Cardinal Etchegaray<sup>12</sup>, les évêques donneront à la Mission des « orientations qui la situent dans l'effort missionnaire de toute l'Église »<sup>13</sup>.

En 1954, le Cardinal Liénart avait déclaré en présentant la Constitution : « La Mission de France jouit d'une grande liberté de choix... Il n'y a pas de plan préconçu... La Mission doit se livrer à une recherche active, incessante, jamais satisfaite, toujours perfectible. »

Usant de cette liberté, le Père Gilson<sup>14</sup>, en 2002, crée la Communauté Mission de France. Nouvelle étape où prêtres, laïcs, diacres, portent ensemble la mission confiée. Les acteurs de la Mission s'en trouvent multipliés. La route est ouverte aux « ouvriers de l'Évangile » !

10. Le Père Henri Gufflet, évêque de Limoges et prélat de la Mission de France de 1968 à 1973.

11. Lourdes 1969, 1970, 1974, 1979, 1980, 1987, 2000...

12. Le Père Roger Etchegaray, Président de la Conférence épiscopale et prélat de 1975 à 1982.

13. Nouveaux chemins pour la mission. Assemblée plénière de l'épiscopat - Lourdes 1980, Le Centurion, 1980, p. 97ss.

14. Le P. Gilson, évêque de Sens-Auxerre et prélat de 1996 à 2004.

# L'abbaye de Pontigny, une inscription dans l'histoire

**Par Guillaume Roudier**



Guillaume est en formation en vue du ministère presbytéral au sein de la Communauté Mission de France.

Dans un temps où tout se vit dans l'immédiateté, nous pourrions croire que le présent règne en maître. On pourrait soupçonner que ce qui vient du passé nous retient en arrière et que ce qui est à venir contraint notre liberté de l'instant. Nous pourrions donc nous contenter du présent et tourner le dos à l'histoire. Pourtant, Salluste, historien du Ier siècle av. J.-C., eut ces mots : « Parmi les exercices qui sont du ressort de l'esprit, il n'en est guère de plus utile que l'histoire. » Voilà de quoi supposer que le présent ne serait pas suffisant pour l'homme.

Il y a 900 ans, lorsque des hommes conduits par leur foi choisirent de bâtir l'abbaye de Pontigny, ils n'étaient sûrement pas enchaînés

au passé puisqu'ils décidèrent de rompre avec les habitudes bénédictines afin de retrouver ce qui faisait l'esprit de la règle. Ils n'étaient sûrement pas contraints par ce que seraient les événements à venir puisqu'ils n'eurent de cesse de s'adapter en faisant évoluer les bâtiments selon de nouveaux besoins et cela en maintenant l'obéissance à la règle.

En réalité, leur foi les orientait vers quelque chose à venir. Loin de vivre dans l'immédiateté, leur quotidien était tendu vers autre chose, pour un temps à une autre échelle, vers un horizon plus lointain que leur clôture. Lorsque nous nous tenons entre les murs de l'abbatiale, nous pouvons ainsi observer bien plus que de simples pierres, nous pouvons distinguer le travail des moines, un travail qui fut le prolongement historique de leur foi. Parce qu'ils ont reçu de ceux qui les ont précédés un héritage, parce qu'ils se le sont approprié en l'adaptant à la compréhension qu'ils avaient des besoins de leur temps, parce qu'ils visaient un horizon au-delà de l'abbaye,

nous pourrions parler d'une inscription, de l'inscription de leur vie dans l'histoire.

Lorsque des visiteurs découvrent l'abbatiale, on peut souvent entendre : « il n'y a rien à voir dedans, rien à dire ! ». Evidemment, la rupture avec l'iconographie bénédictine peut surprendre. Le « vide » ne plaît pas. Mais ce n'est pas là un défaut de conception ni même le fait des outrages du temps. Il s'agissait délibérément pour les moines de ne pas remplir leur quotidien. Sûrement, envisageaient-ils bien plutôt de donner de la place à ce que chacun pouvait avoir besoin de dire dans la prière et dans le dialogue avec Dieu. Dès lors, ces murs portaient l'écho de l'histoire singulière de chacun de ces moines.

La mémoire de ce travail des moines porte quelque chose de prophétique pour notre temps. Nous qui mettons notre foi en Jésus, comment travaillons-nous aujourd'hui pour que l'histoire de chacun puisse se dire ? Comment à notre tour choisissons-nous de créer

un espace où la parole de chacun aura toute son importance et pourra résonner ? Nos contemporains qui courent dans un présent excédé « de tout » peuvent-ils trouver auprès des héritiers des moines de Pontigny un espace pour dire avec leurs mots ce qu'ils portent en eux de joie et de souffrance ? Il ne nous faut pas chercher à tout montrer de notre foi mais plutôt à la vivre en nous mettant en travail afin d'appeler ceux et celles qui ne peuvent pas encore faire le récit de ce qu'ils portent, le récit de leur vie.

Si nous croyons que le Fils a fait entrer le Salut dans l'histoire, aujourd'hui nous sommes appelés à travailler à l'inscription de chacun et de chacune dans notre histoire pour que tous nous soyons en mesure de collaborer à la transformation de l'histoire humaine, « pour que l'histoire du Salut soit un Salut historique » (Jon Sobrino).

Henri-Irénée Marrou écrivait : « la connaissance historique dilate, dans des proportions

pratiquement illimitées, la connaissance de l'homme, de sa réalité multiforme, de ses virtualités infinies ». Le témoignage de l'inscription des moines de Pontigny dans l'histoire participe à cela. Ils lèguent à la Communauté Mission de France un héritage qu'il nous faut faire nôtre en l'actualisant, en cherchant sans cesse la manière d'offrir un lieu d'écho aux cœurs de nos frères et de nos sœurs en humanité. Nous en percevons un horizon toujours plus large, un horizon empli de visages multiformes mais qui portent tous quelque chose de l'image du Christ.

En vivant dans l'hospitalité « des hommes du dehors », les moines de Pontigny avaient compris l'importance essentielle de cette ressemblance : « On recevra comme le Christ lui-même tous les hôtes qui surviendront, car lui-même doit dire un jour : "J'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu" » (Règle de Saint-Benoît, chapitre 53). Accueillir l'autre, l'inviter à la parole, cela rend possible son inscription dans notre histoire

commune, c'est un « appel à l'existence » (Etienne Grieu). Ce faisant, nous travaillons une réponse à la promesse qui a été faite à tous les hommes, nous collaborons à l'ac-

complissement de l'histoire du Salut. L'histoire ne nous enchaîne pas en arrière ni ne nous condamne vers l'avant, elle nous inscrit dans le cœur de Dieu.

# Pâques 2014 à Pontigny

Par Patrick Salaün



Patrick est prêtre de la Mission de France et accompagne le service jeunes.

Il a écrit ce texte en vue du lancement de la préparation du rassemblement de Pâques 2014 à Pontigny.

**Si la Mission s'est retrouvée un jour arrimée à ce 'grand bateau blanc'**<sup>1</sup>, c'est qu'une série de tempêtes avaient secoué la frêle barque et, alors que peu misaient sur son avenir, l'Eglise, par un coup de génie de l'Esprit, lui confiait l'assurance de survivre à l'épreuve dans une grande liberté : le statut de prélature sans territoire, attachée à Pontigny et son abbatale. Nous étions en 1954, deux ans après la fermeture du séminaire de Lisieux, en pleine tourmente de ce qu'il fut convenu d'appeler « la condamnation des prêtres-ouvriers ».

---

1. Surnom donné à l'abbatale de Pontigny.

La Mission de France vécut d'autres épreuves, et n'en a sans doute pas encore fini. En 1969, alors que s'affrontaient les courants missionnaires de l'Eglise qui est en France, l'équipe centrale démissionnait en bloc pour mettre les évêques devant leurs responsabilités. Au lieu d'une réaction, ce fut la sourde oreille. S'ensuivit la fermeture du séminaire et la fin de toute perspective d'avenir. Et pourtant quatre ans après, sept gars frappaient à la porte, demandant à se former au ministère de prêtre au travail. S'ensuivirent d'autres, nombreux. C'est de cette époque que date l'amitié avec le Carmel de Mazille, sorte de cadeau réciproque de fraternité, alors même que les jeunes sœurs plantaient leurs racines sur la colline.

2002, c'était autre chose. Depuis les origines de la Mission, des hommes et des femmes, des religieuses, des prêtres de tous diocèses s'étaient associés à la marche. Ils participaient à la recherche commune, vivant la mission dans leur terre d'attachement. 2002 est la date

qui a uni la gerbe en une seule communauté, se reconnaissant dans l'histoire de la Mission de France et dans son intuition contenue dans le Manifeste. La Communauté Mission de France était née, attachée à son évêque qui devenait aussi celui de Sens-Auxerre, et chacune et chacun de ses membres avaient apposé leurs mains humides sur les murs de cette abbatale, marquant de manière indélébile et invisible leur attachement à ces murs !

A la manière dont les prêtres au travail engagent l'Eglise dans le monde par sa structure même, les murs de l'abbatale de Pontigny nous tiennent accrochés à une Histoire qui nous précède et nous porte, qui est l'histoire de l'Eglise priante... Par la métaphore de « l'éclair de Jupiter », Cédric Salembier témoigne : « *Pour moi quand je suis au boulot, derrière une machine ou sur un chantier, je me dis que l'Eglise investit ce monde parfois aride et dur par le fait que quelques copains prêtres soient aussi, ou aient*

*été, sur ce genre de « taf » : Sur un chariot élévateur sous la chaleur, sur un chantier avec les tensions diverses. Certes l'Église y est déjà par moi-même et mon baptême, mais c'est normal que les chrétiens travaillent comme tout un chacun. Pour les copains prêtres qui travaillent, ils assemblent, tel un « trait de Jupiter<sup>2</sup> », l'Église et le monde. Deux pièces s'attachent l'une à l'autre et ne font qu'une seule. »*



2. Méthode d'assemblage de poutres en bois utilisée par les charpentiers, résistante à la compression et à la traction.

Aussi, si je devais dire l'enjeu de Pâques 2014 à Pontigny, il tiendrait en 3 mots : Beauté, Bonté, Fraternité

**La Beauté** car nous nous retrouvons dans un lieu rare, une abbatale incroyable et splendide, que les âges nous ont aujourd'hui léguée. Pour combien de temps ? Nul ne peut le dire, et on s'en fout ! Nous nous retrouvons dépositaires d'un temple bien plus grand que celui de Jérusalem à l'époque de Salomon ! Et pourtant, à la Mission nous n'avons rien à nous, rien dans notre sacoche... à peine deux pains et cinq poissons dans un monde où tout s'achète ; à peine une paire de sandales et un bâton, dans cet univers du paraître ! Et la gratuité, qui se lie, se marie si bien à la beauté ! Nous n'avons rien d'autre à vendre !

Mais la beauté peut aussi prendre les atours d'une provocation subversive, de celle qui vient revitaliser de l'intérieur ces symboles reçus du fond des âges et qui ne disent plus

rien aujourd'hui à beaucoup. Comment l'art, dans sa capacité subversive, peut-il nous remettre au cœur la force symbolique de l'héritage chrétien ?

Pour cette Pâque des 900 ans, c'est la Mission de France que l'Histoire a choisie pour célébrer à l'Abbatiale. Alors nous irons y goûter, nous y tremper, y vivre (un peu) et contempler pour repartir, invités à être co-créateurs de cette beauté.

**La Bonté**, car nous en avons besoin, tous en ont besoin... Se sentir aimés, se sentir soutenus et comme pardonnés, se sentir portés... Nous marchons, parce qu'il le faut bien. Sans cela nous mourrions. Mais notre marche n'est pas touristique. Elle n'est pas non plus exploratoire. Elle est bien plus que cela. C'est la marche d'un peuple qui a puisé à la source d'une bonté sans retenue. C'est une marche de grand vent, celui de l'amour probablement, et tout autant une marche des intérieurs, qui nous porte d'une pièce à l'autre.

Cette marche nous dépose sur les points de fractures de nos humanités : Ruptures intérieures et souvent occultées ; Ruptures de sociétés, qui créent les délaissés. Il nous faut nous porter tout à la fois aux lieux des intériorités, les nôtres... permettre ce voyage, cette redécouverte. Mais aussi aux périphéries de ce monde qui ne cesse de sembler s'y complaire. Car seule la bonté trouvera la force de les dépasser, de les transcender !

**La Fraternité**, car nous ne sommes pas seuls et nous ne sommes pas les seuls ! C'est la fraternité de ceux qui ont pris sur eux de porter la Parole et de la « garder vivante dans le temps » (Péguy). Nous ne savons pas si « le Fils de l'Homme trouvera encore la foi sur terre lorsqu'il reviendra » (Luc 18, 8), mais nous pourrions dire que nous aurons pris notre part pour que reste éveillée la Parole de Dieu et qu'elle poursuive sa résonance jusqu'aux extrémités du temps.

Cette fraternité, c'est un donné en plus, comme un cadeau de retour de la mission engagée. Comme le signe que le Christ est engagé avec nous, dans nos équipes, nos amitiés nées de la mission. Il est avec nous, et cela nous unit, nous consolide et nous engage.

Cette fraternité là, nul ne peut y attenter. Nos manques de confiance peuvent l'altérer, mais elle tient malgré tout, comme tiennent ces murs pluriséculaires qui ont traversé les épreuves. Il est bon de nous y retrouver, de nous y replonger, comme un nouveau baptême qui éprouve au feu de la mission reçue.

Pâques 2014 à Pontigny, c'est l'occasion de nous retrouver pour célébrer et pour fêter ; c'est l'occasion de nous redire combien cela compte, cette fraternité de la Mission qui élargit nos cœurs et nos capacités à comprendre !

Pâques 2014, c'est l'occasion de découvrir ensemble la figure dérisoire d'un Fils de Dieu rejeté de tous, pris pour un clown. C'est l'occasion de nous redire combien il est sérieux de ne pas s'en moquer. C'est l'occasion de rire aussi de toutes nos manières de nous prendre au sérieux...

Pâques 2014 à Pontigny, c'est tout ça, et bien plus... C'est une Passion que nous espérons et qui nous grandit déjà quand nous y pensons ! C'est une Passion que nous vivons chacun et brûlons de partager pour réchauffer les murs refroidis par l'hiver ! C'est une Passion qui rayonne, éblouit nos vies, illumine le monde ! Mais celui-ci ne le sait pas : Il est aimé à fendre pierre, à perdre cœur, et il ne le sait pas. Mais chut... n'en parlons pas, vivons-le avec la joie des ressuscitées du petit matin du 3<sup>ème</sup> jour !

# 900 ans de Pontigny

## Les manifestations de 2014

Depuis 1985, l'association les « Amis de Pontigny » contribue à valoriser ce patrimoine exceptionnel, à le faire découvrir et à aider à le comprendre. Elle est tout naturellement impliquée dans le projet « Pontigny 2014 » pour fêter ce 9<sup>ème</sup> centenaire.

Le **dimanche 8 juin**, jour de Pentecôte, date symbolique pour Pontigny, marquera l'inauguration officielle de tout un été de manifestations : grand jeu, expositions, timbre commémoratif, « rose de Pontigny », et enfin un concert spécialement conçu pour l'événement, « 900 ans de chants sacrés », par l'ensemble allemand *Singer Pur*.

L'expression du sacré sera également le fil conducteur du festival Tarkovski des arts sacrés, **du 22 au 27 juillet**. Une programmation tout à la fois exceptionnelle dans sa durée et la richesse de ses propositions, alliant cinéma, expositions, théâtre, chant, danse, et par son esprit d'ouverture au monde.

Elle est le fruit d'un travail de deux années, confié au théâtre de l'Épi d'Or et à son directeur, Fabrice Nicot, travail soutenu par frère Olivier Quénardel, abbé de Cîteaux, par le collège des Bernardins et la revue *Art Sacré*, ainsi que par Olivier Py, directeur du festival d'Avignon.

Il rassemblera, grâce à l'accueil et à la collaboration de la Mission de France, 50 artistes venant de Pologne, Ukraine, Inde, Iran, Italie, France... Un travail sur les sources et leur « transformation » pour être reçues aujourd'hui, un travail sur la mémoire de nos origines, proposée dans une forme contemporaine, un dialogue fécond entre cultures différentes.

Enfin, un Son et Lumière, les **14, 15 et 16 août** apportera un éblouissant final en déroulant les neuf siècles de l'histoire de l'abbaye et du village !

**Les Amis de Pontigny**

# Sympathique passé ?

Par Isabelle Yon



Professeuse de philosophie et mère de famille, Isabelle fait partie de l'équipe d'engagement missionnaire de Lille.

Pour qu'il y ait legs du passé il faut un héritier, quelqu'un qui reconnaisse avoir reçu un bien et en être bénéficiaire. Or la « culture jeune », qui s'exprime fortement dans les loisirs, semble tourner le dos au passé. Elle privilégie l'expérimentation et la quête du plaisir immédiat, se pose en marge de toute tradition et vient concurrencer le temps de la formation scolaire tourné vers le passé. Cette culture du temps présent ne se préoccupe pas de préparer l'avenir et, d'une certaine manière, rétrécit l'horizon temporel<sup>1</sup>. N'y a-t-il là qu'une erreur de jeunesse ?

1. Cf. Gilles Pronovost, sociologue, Le rapport au temps des adolescentes : une quête de soi par-delà les contraintes institutionnelles et familiales, 2009 (en ligne).

Le penser reviendrait à balayer négligemment cette aspiration à se réjouir de l'instant donné sans être écrasé par le poids du passé. Car surenchérir sur la mémoire n'est pas sans risque : l'histoire fait de nous des tard venus ; elle tend à déprécier toute initiative et il est parfois vital de tourner la page pour expérimenter à son tour et créer un monde nouveau. Quel peut donc être l'intérêt de l'histoire ?

### 1 - Lieux communs...

#### Devoir de mémoire

Depuis la Seconde Guerre Mondiale, la jeunesse entend parler d'un « devoir de mémoire ». À l'origine, cette injonction est venue des survivants des camps d'extermination qui, hantés par une blessure inguérissable et par la supposition qu'ils vivaient à la place des morts<sup>2</sup>, se sont sentis

une dette morale à l'égard des victimes de la barbarie. Il s'agissait pour eux de tenter de comprendre et de témoigner. Mais avec le temps, les militants de la mémoire en ont fait « une sorte de religion civile de la société »<sup>3</sup>. Le devoir de mémoire est devenu l'expression de l'inquiétude des victimes en quête de reconnaissance identitaire ou de réparation. L'impératif de la mémoire s'est mué en leçon de morale, au détriment du travail de mémoire.

#### Leçons du passé

Il faudrait, en second lieu, tirer des leçons du passé, et citer Winston Churchill : ignorer son passé, c'est se condamner à le revivre. La formule n'est pas sans équivoque, mais suggère que connaître son passé préserve de réitérer aveuglément les erreurs de ses prédécesseurs, ou du moins est propre à inspirer les bons

2. Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés, Quarante ans après Auschwitz, Arcades Gallimard, 1989, trad. André Maugé* : « Tu as honte parce que tu es vivant à la place d'un autre ? Et, en particulier, d'un homme plus généreux, plus sensible, plus sage, plus utile, plus digne de vivre que toi ? ... Que chacun soit le Caïn de son frère, que chacun de nous (...) a supplanté son prochain et vit à sa place c'est une supposition, mais elle ronge... » (p.80).

3. La formule est utilisée par Pierre Nora et reprise par Claude Lanzmann lors du Forum Libération, à Rennes, le 15 avril 2010, « Devoir d'Histoire, devoir de Mémoire ? ».

choix pour le moment présent. Ce fut probablement l'idée de Machiavel qui, au 16<sup>e</sup> siècle, se tournait vers l'histoire antique pour conseiller le prince florentin, Nicolas de Médicis, dans l'exercice de sa charge. Machiavel cherchait à établir une pensée politique susceptible de guider le monarque en s'appuyant sur un rapport d'analogie entre l'empire romain et la jeune république florentine<sup>4</sup>. Mais comment oublier que c'est aussi la gloire passée de Rome qui a exalté l'Italie mussolinienne ?

## 2 - Critiques...

### L'historien, maître de vérité

L'exaspération de Paul Valéry à l'égard de la vénération de l'histoire est symptomatique d'un courant critique plus large : « L'histoire justifie ce que l'on veut, elle n'enseigne rigoureusement

rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout<sup>5</sup>. » Il est vrai que dès ses débuts au 19<sup>e</sup> siècle, l'histoire comporte une dimension apologétique qui conduit l'historien à interpréter les événements dans le sens de l'avenir, en repérant dans le passé ce qui est propre à servir son besoin de sens. Ainsi Hérodote, le père de l'histoire, a initié son enquête afin de retarder l'effacement des traces de l'activité des hommes, et de sauver de l'oubli les valeurs glorieuses qui les ont animés. Il entendait construire une mémoire inaltérable et vénérable, susceptible d'inspirer les générations à venir. L'ennui c'est qu'un tel usage de l'histoire à des fins persuasives et édifiantes mobilise l'esprit sur le registre de l'affect collectif — ennemis héréditaires à écraser, grandeurs déchues à réanimer — et fait passer l'historien pour une sorte de sage, de maître de vérité<sup>6</sup> qui pare des attributs de la science et de l'objectivité son interprétation subjective.

4. Nicolas Machiavel, *Le prince et son analyse* par Claude Lefort, *Le travail de l'oeuvre, Machiavel*, 1972.

5. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Gallimard, 1945.

6. Cf. Le chapitre intitulé « L'historien : un maître de vérité » du livre de François Dosse, *L'histoire*, Armand Colin/Her, 2000. Cf. aussi Nietzsche, *Seconde considération intempestive*, trad. Henri Albert, GF, 1998, p. 138 (la sagesse de l'étudiant en histoire).

## La gangrène téléologique

Au cœur du 19<sup>e</sup>, le siècle de l'histoire occidentale triomphante, Nietzsche ressent les impasses d'une culture qui creuse le lit d'un État militarisé et dénonce, dans l'idéalisme allemand, son goût exagéré pour le savoir historique et sa prétention grotesque à s'approprier le passé de toute l'humanité comme s'il était le sien. Sa perspective est avant tout thérapeutique. Il entend remettre l'histoire à sa juste place et montrer que son intérêt ne tient pas à sa prétention inconsidérée à la science mais à la relation qu'elle entretient avec la vie. En d'autres termes, la vie a besoin des services de l'histoire, mais certains types d'études historiques sont nuisibles aux vivants et finissent par les anéantir<sup>7</sup>. De quoi s'agit-il ?

## 3 - Prise de conscience thérapeutique... Besoins et risques

L'homme a besoin de l'histoire parce qu'il désire et agit, parce qu'il conserve et vénère, et parce qu'il souffre et a besoin de délivrance<sup>8</sup>. Ces trois raisons donnent lieu à trois formes d'écriture : a) L'histoire monumentale donne à voir dans le passé ce que l'homme a pu produire d'admirable : elle console l'homme actif de la médiocrité du présent en nimbant le passé d'une aura de merveilleux ; elle s'élargit en monographies de personnages illustres ou en romans historiques. Le risque, c'est de transformer les personnages historiques en héros mythiques, de généraliser ce qui n'est que particulier et d'enflammer les esprits idéalistes. b) L'histoire antiquaire, d'ambition plus modeste, vient de la fidélité à soi de l'homme qui regarde vers l'endroit d'où il vient ; elle conserve le patrimoine des

7. *Secondes considérations intempestives*, op.cit., pp.86-87. Michel Foucault poursuivra l'oeuvre de démythification de Nietzsche lorsqu'il inaugurera le tournant généalogique de son *Histoire de la folie* : ne plus rechercher d'origine (l'imputation causale), ni de de fin (le déploiement téléologique), mais présenter le « carnaval concerté de l'histoire » en montrant, par exemple, que la belle raison classique n'a pu affirmer son identité qu'en soumettant la folie à une ségrégation marquée.

8. Ibid., p.87

ancêtres, rassemble au musée les traditions populaires et l'histoire locale, et les vénère parce qu'ils apportent à l'homme la joie d'être relié à un peuple. Le risque, c'est de momifier le passé, de mettre la culture en conserve. c) L'histoire critique, enfin, convoque le passé pour l'assigner au tribunal d'un jugement sévère<sup>9</sup>. Elle délivre la mémoire des illusions entretenues, dégonfle les discours convenus. Le risque, c'est l'excès de la critique et la nouvelle illusion que l'époque qui prononce un réquisitoire sur son passé est davantage lucide que celle qui l'a précédée.

### *Force plastique anhistorique et maladie historique*

Chacune des trois formes d'écriture de l'histoire honore un besoin vital : donner à l'homme la possibilité de se développer de manière singulière, de s'incorporer le passé et d'en guérir si nécessaire. Mais cette capacité, que Nietzsche appelle « force

plastique », est inégalement répartie. Il y a des hommes capables de refondre le passé dans un nouveau présent après des épreuves épouvantables, d'autres que la mémoire de la moindre injustice fait périr. Pour ceux-là, l'histoire peut s'avérer dangereuse. « Il y a, écrit-il, un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir. » Le sens historique leur extirpe la fougue, l'esprit d'indépendance, et la puissance de créer. Au lieu « d'arriver lentement à la maturité », ces hommes malades entrent dans la vie à reculons (...) ; « ils regardent en arrière pour comprendre le présent ». Ferons-nous de l'histoire le démiurge de la réalité, tout en espérant de manière aberrante que les vingt prochaines années seront meilleures, ou aurons-nous la force du visionnaire qui s'élève à un point de vue supra-historique « pour flairer et comprendre les nombreux cas de grands événements historiques qui ont pris naissance »<sup>10</sup> ? La manière dont nous

9. Cf. les travaux d'historiens contemporains sur les compromissions du régime de Vichy, ou les tortures en Algérie...

10. Nietzsche, *ibid.*, pp. 78 à 82.

pensons le rapport au temps est inséparable de nos aspirations intemporelles.

#### ***4 - La valeur de l'histoire Le tournant interprétatif***

Qu'est-ce que l'histoire ? La difficulté que nous avons à répondre se redouble de l'infirmité de la langue française qui désigne sous le même mot — histoire — la trame événementielle et le récit complexe qui la relate<sup>11</sup>. Cela dit, la polysémie intéresse les historiens d'aujourd'hui. Elle plonge dans la singularité de la discipline historique qui est une connaissance indirecte d'une réalité absente qui ne nous parvient que par traces. Dans *Comment on écrit l'histoire* (1978), Paul Veyne insiste sur le fait que l'explication historique est la manière dont le récit s'organise en intrigue compréhensible et la cause n'est qu'un épisode parmi d'autres possibles de l'intrigue. Le passé laisse des traces ; nous

pouvons les relever c'est-à-dire « faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles »<sup>12</sup>. Nous pouvons interpréter les traces, disponibles grâce à l'historien, comme des signes c'est-à-dire comme porteuses de sens.

#### **Le futur du passé**

Les historiens contemporains sont les ambassadeurs de cette nouvelle représentation du temps : le passé n'est pas que du passé (ce qui n'est plus et ne peut plus revenir), il n'est pas figé. En allant chercher dans le passé des possibles laissés pour compte, susceptibles de rouvrir les potentialités du présent, les historiens le modifient. Aussi le « tournant historiographique actuel » les conduit-il à revisiter les mêmes sources historiques que leurs prédécesseurs, « à partir des traces laissées dans la mémoire collective par les faits, les hommes, les symboles, les

11. Trame événementielle : Geschichte (allemand), History (anglais), Istorìa (italien). Récit : Historie (allemand), Story (anglais) et Storia (italien).

12. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 118.

emblèmes du passé »<sup>13</sup>. Ils ouvrent une toute autre voie : « non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois permanents, ses usages et ses mésusages, sa prégnance sur les présents successifs... »<sup>14</sup>.

### **Le récit gardien du temps et source de liberté**

C'est un autre aspect de l'historiographie moderne. L'histoire est un moyen de se libérer du passé : par la catharsis qui permet de vider les poubelles du passé, par l'identification des déterminismes qui permet de modifier les effets prévisibles, et par l'interprétation qui change celui qui interprète. Pour Ricoeur, toute action est déchiffrable comme un récit, et lire un texte revient à se l'approprier (ce qui modifie notre identité) et à l'effectuer (« la lecture est comme l'exécution d'une partition musicale »). Ainsi, l'action humaine peut être interprétée à l'infini, notamment par des

juges qui n'en sont pas contemporains. On retrouve ici quelque chose de bien connu de Kierkegaard : le passé recèle des possibilités qui peuvent devenir nôtres si nous les répétons, non au sens où nous les imiterions, mais au sens où nous articulons des questions et projets qui sont nôtres avec ce que le passé nous offre.

### **La sympathie à l'égard des hommes du passé**

L'homme qui vit comme une feuille au vent, sans racine ni attache, manque une expérience forte : éprouver le plaisir d'avoir des racines, de faire corps avec une culture, et par là, peut-être, avec l'humanité tout entière. Car le véritable sens historique, c'est la récolte des fruits semés et le don de notre propre fruit aux générations à venir. La conscience de ces continuités aide à se déprendre des séductions de l'éphémère et à contrebalancer la dictature

13. François Dosse, colloque école des Chartes, 22 avril 2003, « Paul Ricoeur, Michel de Certeau et l'Histoire : entre le dire et le faire ».

14. Pierre Nora, *Les lieux de Mémoire*, t.3, vol.1, Gallimard, 1993, p.24.

médiatique. Mais surtout, elle enrichit notre univers intérieur en déployant sous notre regard l'infinie variété de l'humain. Les témoignages jouent en ce domaine un rôle essentiel. Quand Jorge Semprun raconte<sup>15</sup> l'arrivée des soldats britanniques au camp de Buchenwald, il n'appelle aucun devoir de mémoire ; il rend la tonalité affective de l'expérience qu'il a faite : ces regards épouvantés lui ont fait prendre conscience qu'il était un revenant qui faisait peur.

L'écrivain-historien nous ouvre à la sympathie à l'égard des hommes du passé, selon le mot d'Henri-Irénée Marrou. Grâce à son travail, nous nous affranchissons des limites de la mémoire humaine, et accédons à un héritage immémorial dans lequel nous pouvons puiser à loisir. Mais personne ne fait et ne fera jamais le tour de l'histoire : le sens n'est pas écrit une fois pour toutes et toute position de surplomb est impossible.

---

15. J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, Gallimard : 1994, p. 13 et p. 133 : « aujourd'hui, sous le soleil d'avril, parmi les hêtres bruissants, ces morts horribles et fraternels n'avaient pas besoin d'explication. Ils avaient besoin que nous vivions, tout simplement, que nous vivions de toutes nos forces dans la mémoire de leur mort : tout autre forme de vie nous arracherait à l'enracinement dans cet exil de cendres. »

# Théologie et histoire : l'aventure d'une conversion

**Par Xavier Debilly**



Xavier est prêtre de la Mission de France et enseignant.  
Il est membre du service Recherche-formation.

« C'est une victoire historique ! » L'exclamation des commentateurs sportifs nous est familière. Et nous ne manquons pas, souvent, de partager leur enthousiasme. Mais de quelle histoire s'agit-il ? Quand nous apposons le sceau de l'histoire aux exploits des athlètes, nous sommes tributaires, sans le savoir, des Grecs de l'Antiquité. Pour ces Anciens, ce qui est historique, c'est ce qui est digne que l'on s'en souvienne. Le champion olympique acclamé par la foule est le modèle du personnage historique. Le reste sera voué à l'oubli et n'a donc aucune importance. Jamais un Grec n'aurait pu écrire une Histoire des choses banales<sup>1</sup>. Les choses banales n'ont pas d'histoire.

1. Daniel Roche, Histoire des choses banales, Fayard, 1997.

Or la foi chrétienne fait droit aux choses banales parce qu'elles sont parties prenantes d'une histoire où Dieu se révèle à l'homme, non sous les hourras d'un public de stade mais dans la discrétion. Un enfant emmailloté dans une mangeoire, un condamné mourant sur une croix, l'annonce d'une préférence pour les petits et les pauvres : les traces sont nombreuses dans les Écritures de cette connivence du Très-Haut avec les « choses banales » de notre histoire. Pourtant, cela ne va pas de soi.

### *L'absolu dans l'histoire ?*

L'histoire est en effet le lieu du temporaire, du passager, de la finitude, du relatif, des contingences. Comment un Dieu absolu, éternel, tout autre, pourrait-il y avoir une place et y jouer un rôle ? Souvent, la conscience croyante le place en dehors de l'histoire et du monde : Créateur, il reste à part de sa création et n'est

pas affecté par le temps qui passe. S'il intervient, c'est depuis une position de surplomb et de l'extérieur. Certes il a envoyé son Fils, mais celui-ci n'est-il pas finalement remonté vers son Père ? Non, vraiment le Très-Haut n'a rien à faire ici-bas.

Pardon de forcer le trait, mais je ne fais que souligner un dualisme qui est sous-jacent à notre foi et qui sépare pour opposer : d'un côté le monde de la matière et du temps, d'un autre côté les hauteurs spirituelles d'une vie rêvée, ailleurs et plus tard. Dans une telle perspective, notre vie terrestre n'est qu'un séjour passager, notre corps une prison dont il faut s'échapper et l'histoire, le décor pour une aventure individuelle du salut<sup>2</sup>. Le regard du croyant est détourné des réalités terrestres pour s'attacher à des réalités célestes impérissables. La géographie du salut ne peut être ainsi que verticale et son mouvement, ascendant.

2. C'est là une présentation trop brève d'un héritage que l'on dit « néo-platonicien », dont la foi chrétienne est grandement tributaire et qui se fonde, entre autres, sur une lecture du « mythe de la caverne » (Platon, République, Livre VII) comme représentation du salut.

L'une des difficultés est que ce dualisme induit une certaine manière de déployer l'intelligence de la foi, autrement dit de faire de la théologie. En refusant au monde et à l'histoire valeur et dignité, au nom de l'Absolu divin, il est souvent arrivé que la théologie se soit appropriée le caractère absolu dont elle enveloppait Dieu. S'est forgée ainsi, peu à peu, une compréhension de la Tradition comme réalité immuable, accumulation d'un dépôt, sédimenté par strates. Et la foi a été comprise comme un catalogue d'affirmations à tenir pour vraies, enfermées dans des catéchismes, des manuels de théologie et des codes de droit canon.

### ***La science historique contre la théologie et réciproquement ?***

Mais à force de tenir Dieu hors du monde et de l'histoire, c'est justement de l'extérieur d'elle-même qu'est venue l'occasion d'un renouveau profond pour la théologie. Le développement de la science historique au XIXe siècle est en

effet venu interroger frontalement l'historicité des archives chrétiennes. Écritures, doctrines et traités théologiques se voyaient mis en question, voire mis en cause. Le séisme ne fut pas sans violence. Il faisait suite à celui déjà provoqué par le développement des sciences physiques et naturelles. La crise du modernisme au début du XXe siècle cristallisa cette opposition entre les militants d'un positivisme historique et anticlérical et des autorités ecclésiastiques braquées dans des réflexes d'autodéfense. Sous l'impasse, inévitable, se cachait en réalité un dialogue de sourds où chacun avait érigé sa vérité en absolu : absolu de l'histoire d'un côté, absolu du dogme et de l'autorité du magistère de l'autre.

Une troisième voie cependant creusa son sillon sous l'impulsion de théologiens qui considéraient la foi comme seul absolu. Dire cela n'était pas appuyer la foi sur les socles de certitudes irréflechies. Ces théologiens voulaient au contraire faire droit aux revendications

scientifiques de la discipline historique pour fonder une intelligence de la foi renouvelée et fidèle à une conception vivante et dynamique de la Tradition de l'Église. Appliquer les outils de la recherche historique à la lecture des écrits bibliques, des œuvres patristiques ou des textes de théologiens médiévaux, ce n'était pas soumettre la foi à des règles scientifiques extérieures à elles, mais bien plutôt l'enraciner dans une conscience historique de la manière dont Dieu se révèle à l'homme.

Ces théologiens, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, durent affronter le conservatisme de bon nombre de leurs confrères qui voyaient planer dans ces recherches inédites le spectre menaçant du « relativisme ». Le P. Henri de Lubac, à l'ouverture du Concile Vatican II, a dessiné ainsi cette opposition : « Les uns disent : relisons l'Écriture, saint Paul, etc. ; scrutons la Tradition ; écoutons les grands théologiens classiques ; n'oublions pas de faire attention aux Grecs ; ne négligeons pas

l'histoire ; situons dans ce vaste contexte et comprenons d'après lui les textes ecclésiastiques ; ne manquons pas non plus de nous informer des problèmes, des besoins, des difficultés d'aujourd'hui, etc. Les autres disent : relisons les textes ecclésiastiques des cent dernières années, encycliques, lettres, discours de circonstance, décisions prises contre tel ou tel [...], etc. ; de tout cela, sans en rien laisser perdre ni corriger le moindre mot, faisons une marqueterie, poussons un peu plus loin la pensée, donnons à chaque assertion une valeur plus forte ; surtout ne regardons rien au dehors ; ne nous perdons pas dans de nouvelles recherches sur l'Écriture ou sur la Tradition, ni a fortiori sur des pensées récentes, qui nous feraient risquer de relativiser notre absolu. — Seul le théologien de la seconde espèce est considéré comme “ sûr ” dans un certain milieu<sup>3</sup>. »

L'un des théologiens de la « première espèce », le dominicain Marie-Dominique Chenu

3. Note du 29 septembre 1961 ; Henri de Lubac, *Carnets du Concile*, vol. 1, Le Cerf, 2007, p. 53.

(1895-1990) eut un impact décisif dans ce renouveau et fut en cela « le témoin et l'acteur d'une réelle et profonde conversion de la foi chrétienne au monde et à l'histoire »<sup>4</sup>.

### **Contre le dualisme, l'Incarnation au cœur de la foi chrétienne.**

C'est en lisant saint Thomas d'Aquin avec une méthode historique que Chenu découvrit l'écart entre la nouveauté de saint Thomas en son temps et le thomisme qui avait, selon lui, figé sa pensée en une architecture conceptuelle atemporelle et anhistorique. Il explique ce fait par la dévaluation chrétienne de l'histoire et du monde, conséquente au dualisme qu'il qualifie de « faux spiritualisme »<sup>5</sup>. Il comprend alors que c'est au nom du mystère de l'Incarnation que la foi chrétienne ne peut faire abstraction de l'histoire.

« C'est la loi même de l'économie de la révélation que Dieu se manifeste par et dans l'histoire, que l'éternel s'incarne dans le temps où seulement l'esprit de l'homme le peut atteindre. [...] Refuser à l'histoire sa consistance humaine parce qu'elle a été l'étoffe de la révélation, c'est pour le théologien s'exposer à méconnaître les voies effectives que Dieu précisément a choisies pour se révéler<sup>6</sup>. »

La prise au sérieux du mystère de l'Incarnation dans l'économie du salut et en même temps de l'historicité de la condition humaine lui permet d'envisager le dessein de salut divin à l'œuvre dans le monde et dans l'histoire, aujourd'hui. La Création et les deux avènements du Christ (l'événement de l'Incarnation dans l'histoire et son retour à la fin des temps) sont les repères fondateurs pour considérer l'histoire non comme le

4. Joseph Doré, « Un itinéraire-témoin, M.-D. Chenu », in *Les catholiques français et l'héritage de 1789. D'un centenaire à l'autre 1889-1989*, Beauchesne, 1989, p. 338.

5. « La foi en chrétienté » (1944) in *La Parole de Dieu*, t. 2 : *L'Évangile dans le temps*, Le Cerf, 1964, « *Cogitatio Fidei* » n° 11, p. 116. Il y perçoit une influence négative du néo-platonisme (cf. supra, note 2).

6. Une école de théologie Le Saulchoir, *Kain les Tournai*, 1937, p. 37 et 41. Ce petit livre a été mis à l'Index en 1942. Chenu y élaborait pour la première fois sa conception des « signes des temps », expression à la densité théologique consacrée vingt plus tard par le Concile Vatican II dans la Constitution apostolique *Gaudium et spes*. Ouvrage réédité aux éditions du Cerf en 1985, comprenant des études critiques de G. Alberigo, E. Fouilloux et J. P. Jossua.

décor neutre des activités et des passions humaines, mais comme le lieu d'effectivité de la présence de Dieu et de son action de salut. Selon une dynamique de révélation à l'œuvre dans le monde, les péripéties de l'histoire humaine ne sont pas des accidents mais des événements où se lit la présence de Dieu et où la liberté des croyants, sous la lumière de la foi, est sollicitée.

La recherche de Chenu aide ainsi à comprendre comment la théologie peut prendre en compte l'histoire.

### *Trois manières de considérer l'histoire en théologie*

#### **1. Le recours à l'histoire comme discipline**

Son ami Jacques Le Goff a qualifié Chenu de « véritable historien »<sup>7</sup> et son apport de médiéviste ne fait pas question. Mais la spécificité voire le génie de Chenu (de l'avis même de Le Goff) est qu'il n'a jamais dissocié

son travail d'historien de sa mission de théologien. Son étude de saint Thomas, tout à la fois historique et théologique, tout comme son approche de l'histoire de la théologie, sont le terreau fécond de sa propre théologie : « Le P. Chenu construisait en même temps son explication du mouvement théologique médiéval et sa propre théologie. En parlant de théologie médiévale, en parlant de S. Thomas, c'est d'ailleurs sa propre théologie qu'il présente<sup>8</sup>. ». Les études historiques ne sont pas de simples chroniques ni des objets d'érudition, elles sont la matière pour comprendre le présent du monde et l'actualité de l'économie du salut.

#### **2. Le passé enseigne le présent : « les leçons de l'histoire » ou l'actualité permanente des problèmes**

En septembre 1995, eut lieu un colloque sur l'œuvre de Chenu où celui-ci devait être abor-

7. Jacques Le Goff et alii, « Le Père Marie-Dominique Chenu médiéviste », RSPT 81, 1997, p. 373.

8. Ibid., p. 371.

dé sous l'angle strict du médiéviste. Pourtant les participants durent bien reconnaître que « les débats s'échappèrent souvent vers la société qui fut la sienne : constante interaction entre le présent du XX<sup>e</sup> siècle et le passé du XIII<sup>e</sup> qui est au cœur de sa démarche historique. Car il ne traitait pas d'objets mais de problèmes, et ceux-ci ont leurs permanences propres »<sup>9</sup>.

Ainsi, lorsque Chenu décrit la « chrétienté constantinienne » (IV<sup>e</sup> siècle), la réforme grégorienne et la querelle des investitures (XI<sup>e</sup> siècle) ou la naissance des ordres mendiants (XIII<sup>e</sup> siècle), c'est toujours pour en tirer des conséquences pour la vie de la foi (les « réveils de l'Évangile ») et la vie de l'Église (la mission comme présence aux hommes de son temps) aujourd'hui. De ce fait, son regard sur l'histoire peut parfois sembler partiel, voire partial : il met en évidence ce qu'il repère comme les

sorties des structures de « chrétienté close »<sup>10</sup> et cela nourrit son enthousiasme apostolique. Mais cela pourrait également interroger la validité de ses travaux d'historien. Au risque d'instrumentaliser son rapport à l'histoire, il semble avoir une grille de lecture où le mouvement de l'histoire se fige puis repart, selon des cycles et des périodes qui éclairent sa propre conception de Dieu, de l'homme et de la mission de l'Église. La finesse de ses études historiques alterne ainsi avec des prises de position extrêmement tranchées où il distribue bons et mauvais points à ce qu'il perçoit dans les « mentalités et comportements » chrétiens. Son utilisation de données historiques au service d'options ecclésiales ou missionnaires peut donc interroger. Cela dit, son rapport enthousiaste à l'histoire se fonde surtout dans le fait qu'il considère l'histoire comme un « lieu théologique » et même comme « l'exposant de tous les lieux théologiques »<sup>11</sup>.

9. Ibid, p. 370.

10. « Chrétienté ou mission ? À propos des mouvements de paix » (1950), in *La Parole de Dieu*, t. 2, op. cit., p. 258.

11. « Les lieux théologiques chez Melchior Cano », in *Le déplacement de la théologie*, Beauchesne, 1977, p. 11. Les « lieux théologiques » sont les domaines à partir desquels la science théologique construit son savoir, notamment : les Écritures et leur interprétation, la liturgie, la vie des communautés chrétiennes, les terrains de mission.

### 3. *L'histoire comme lieu théologique*

Pour Chenu, l'histoire est un lieu théologique parce que l'histoire est l'histoire conjointe de l'homme et de Dieu : c'est là que Dieu se donne à connaître à l'homme pour vivre avec lui. Pour affirmer cela, Chenu prend appui sur plusieurs faits qui lui paraissent indiscutables : la révélation biblique présente Dieu comme le Dieu de l'histoire ; l'Incarnation du Christ, c'est l'humanisation de Dieu en vue de la divinisation de l'homme ; l'existence de l'homme, comme être social dans l'histoire et dans le cosmos, est le lieu où se joue la rencontre de Dieu.

Dieu est à la fois le Dieu créateur de l'univers et le Dieu de l'histoire. Les deux figures sont à tenir ensemble, elles se complètent mais manifestent aussi une différence de mouvement. Or Chenu, contemporain du renouveau des

études bibliques, aime insister sur la figure du Dieu de l'histoire que mettent en avant les « événements » des récits bibliques<sup>12</sup>. Cette réflexion inclut tout à la fois l'Incarnation du Christ que l'Église, selon Chenu, continue dans le temps (comme Corps du Christ dans l'histoire) et une anthropologie centrée sur l'historicité de la condition humaine (la voie pour accéder à la transcendance de Dieu passe par l'homme et par son histoire en laquelle Dieu l'interpelle). À cette anthropologie qui valorise la condition historique de l'homme, Chenu ajoute deux attributs essentiels (il précise même « co-essentiels ») de l'humanité : l'homme lié à ses semblables est par nature social. Il est de plus lié à l'univers, au cosmos, dont la matière est engagée dans son destin. Histoire, société, matière sont indissociables dans l'anthropologie de Chenu<sup>13</sup>. « Il est manifeste que l'homogénéité est parfaite [...]

12. « On voit le Dieu de l'histoire se manifestant non pas par les réalités de l'univers mais par et dans des “ événements ”. [...] La création n'est pas envisagée comme une opération métaphysique, dans l'ordre des essences, mais comme le début d'une grande histoire. Si bien que la voie pour accéder à la transcendance passe par l'homme et par cette histoire en laquelle Dieu l'interpelle. Dieu parle par des événements. », in « Histoire du salut et historicité de l'homme dans le renouveau de la théologie », *La Théologie du renouveau*, Le Cerf, « *Cogitatio Fidei* » n° 34, 1968, p. 24 25.

13. Cf. *Pour une théologie du travail*, Le Seuil, 1955 ; *Peuple de Dieu dans le monde*, Le Cerf, 1966 ; *Théologie de la matière*, Le Cerf, 1968.

entre une théologie qui a pour objet l'histoire du salut et une anthropologie chrétienne qui apprécie la dimension historique de l'homme. Tout le réalisme biblique de l'Histoire sainte vient soutenir cette haute conception<sup>14</sup>. »

Si l'histoire est le lieu de la rencontre de Dieu et de l'homme, c'est toujours pour manifester l'intention de salut de Dieu. Si Dieu se révèle, c'est pour le salut du monde. C'est pourquoi le fait central de cette compréhension de l'histoire comme lieu théologique reste l'événement de l'Incarnation que Chenu présente toujours comme l'humanisation de Dieu dans l'histoire en vue de la divinisation de l'homme<sup>15</sup>.

Enfin, si l'histoire est le lieu de la communion de l'homme à la vie divine et si l'historicité de l'homme est la condition de cette rencontre et de cette communion, alors l'histoire ne peut plus être considérée comme le décor de la révélation mais comme le lieu même de sa réalisation. « Telle est l'économie de la ré-

vélation, dans l'Ancienne et la Nouvelle Alliance : non pas une histoire dans laquelle se produirait une révélation, mais une histoire par elle-même révélatrice<sup>16</sup>. »

### Conclusion

Chenu a participé, avec d'autres, à un renouveau théologique qui nous rappelle que la foi chrétienne, pour se comprendre et pour connaître son Dieu, ne peut faire l'économie de l'histoire et de la vie du monde. La prise au sérieux de l'historicité de la condition humaine ne sert pas à mettre le doigt sur la fragilité de l'homme au regard de la toute-puissance divine. Au contraire, cela permet de comprendre jusqu'où Dieu s'engage dans la rencontre de l'homme, encore aujourd'hui. Les chrétiens n'auront sans doute jamais fini de tirer les conséquences de leur foi en l'Incarnation : si Dieu nous rejoint dans notre humanité (« Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Jn 1, 14) et nous assure

14. « Histoire du salut et historicité de l'homme... », op. cit., p. 31.

15. « Corps de l'Église et structures sociales » (1948), in *La Parole de Dieu*, t. 2, op. cit., p. 160.

16. « Histoire du salut et historicité de l'homme... », op. cit., p. 26.

qu'il est proche et fidèle (« Et moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. » Mt 28, 20), c'est parce qu'il veut nous faire partager sa vie, dès aujourd'hui, par amour. « Notre Dieu n'est pas Dieu-Dieu, dans son absolu incommunicable et sa toute puissance, dans son éternité ; c'est Dieu tourné vers nous, parce qu'il est épris d'amour pour l'homme, pour sa créature qu'il a trouvée belle. Comme tous les amoureux, Dieu a

voulu cette folie de devenir l'autre : homme. Dieu est Amour : ce n'est pas là un attribut entre plusieurs, c'est son nom, son être même. Nous voici loin du Dieu des philosophes, à la recherche d'une cause suprême, du Dieu de ceux qu'on appelle " déistes " [...]. Notre Dieu se définit par référence à l'homme. Il est Homme-Dieu. Notre Dieu est un Homme et nous n'atteindrons Dieu que par cet Homme<sup>17</sup>. »

---

17. « L'Église, historicité de Dieu » in Collectif, *Le défi intégriste*. Saint-Nicolas occupé, Le Centurion, 1977, p. 173.

# **L'Histoire dans le Parcours fondamental de l'École pour la mission<sup>1</sup>**

**Par Jean-Marie Ploux**



Prêtre de la Mission de France et théologien, Jean-Marie réside à Pontigny et fait partie de l'équipe de la vallée du Serein.

Celles et ceux qui, comme moi, avaient trente ou quarante ans dans les années soixante-dix se rappellent combien la pensée, l'action politique et sociale, la vision du monde, étaient imprégnées par la dimension historique... Le marxisme imposait partout sa lecture de l'Histoire et, bien avant, depuis Condorcet et Hegel, l'Europe avait vu dans la Révolution Française l'événement décisif et annonciateur de temps nouveaux.

## **L'affaïssement du sens de l'Histoire**

La pensée chrétienne elle-même était au diapason avec les thèmes de la construction du Royaume, les théologies de l'Espérance ou la vision d'une histoire inscrite dans l'évolution cosmique de Teilhard de Chardin...

---

1. Rappelons que l'École pour la mission, en ses propositions, déborde le Parcours fondamental !

Aujourd'hui, plus rien. La relecture horrifiée des Absolus idéologiques et des ravages humains qu'ils ont produits, depuis la Grande Guerre jusqu'aux totalitarismes, a mis fin aux idéologies messianiques. Le structuralisme et la déconstruction qui est allée avec ont contribué à miner la notion de continuité. On privilégie le micro, le sociologique, la monographie, il n'y a plus de grands récits établissant une cohérence et proposant une intelligence de l'histoire des hommes, plus d'utopies ou d'espérances et plus de philosophie de l'histoire.

Nous ne vivons plus dans la durée mais dans l'instant. Le passé n'est convoqué que comme souvenir et pas comme mémoire. Cependant, il y a une différence considérable entre les deux : le souvenir relève du regret, la mémoire porte en elle un passé pour engager un avenir. Or, de plus en plus, la mémoire est extériorisée dans les machines électroniques où elle est fragmentée.

Tout cela concourt au fait que la dimension historique qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, a porté la

civilisation occidentale sur une ligne de progrès et de croissance est en train de s'effondrer. Et ce phénomène n'est pas étranger à l'évolution de notre société devenue irrégulière et où le christianisme est " exculturé ".

### **Le fondement historique de la foi chrétienne**

En effet, par ses fondements mêmes et par toute sa logique, la foi chrétienne est intimement liée à l'histoire. D'abord, elle s'origine dans un événement qu'elle considère comme le pivot de toute l'histoire humaine, du moins tant qu'elle tiendra qu'en cet événement-là — le Christ — Dieu s'est lié à l'humanité d'une manière nouvelle, faisant corps avec elle, liant son histoire à la sienne. Mais, et c'est aussi un signe des temps, beaucoup aujourd'hui gommant cette " nouveauté " pour en faire le signe symbolique de ce qui fut et qui durera toujours : la présence multiforme de Dieu en l'homme.

Ensuite, la foi chrétienne a déduit de l'inouï de cet événement le vaste dessein d'une nouvelle humanité sur l'horizon d'une fraternité

universelle et d'une réconciliation qui englobait tout le cosmos. L'Église, pendant longtemps, s'en est considérée comme l'axe majeur. Aujourd'hui, « elle est, dans le Christ, comme un sacrement ou, si l'on veut, un signe et un moyen d'opérer l'union intime avec Dieu et l'unité de tout le genre humain » (Vatican II, LG 1).

Voici la première raison pour laquelle le parcours fondamental de l'École pour la mission ne saurait faire l'impasse sur l'Histoire. Ce qui se passe ici, sous nos yeux, conditionne notre existence personnelle et collective, notre manière de concevoir la foi et de la “ proposer ” ou non à nos contemporains. Chacune, chacun est invité à se mettre au clair par rapport au sens de l'événement chrétien.

### **Un rapport “ analogique ” au passé de la foi**

Mais ce n'est pas la première fois, naturellement, que la foi chrétienne doit surmonter des défis décisifs pour sa vie et son avenir. Dès l'origine, si on laisse de côté les religions populaires ou

la religion civile du culte impérial <sup>2</sup>, elle a dû affronter, d'une part, la vitalité des Sagesse grecques, d'autre part, toutes les déviations de la Gnose. Plus tard, elle rencontrera sur son chemin la grande mutation de la pensée européenne sous la mouvance de l'aristotélisme, puis l'apparition de la Modernité, et déjà avant, en 1492, la conquête du “ nouveau Monde ”, l'apparition de la science “ moderne ”, du capitalisme, etc. Chaque fois, il lui a fallu se repositionner, discerner ce qu'elle pouvait assumer ou non, ce envers quoi elle a voulu prendre ses distances ou ce qu'elle a fermement rejeté. On peut élargir le tableau à la mission à l'extérieur, en Chine par exemple.

Si nous faisons de tels sondages dans l'histoire de la foi, ce n'est pas pour y trouver des similitudes ou des recettes pour aujourd'hui. Chaque temps a sa particularité, chaque acteur sa singularité. Rien n'est transposable. D'autant plus que l'avènement d'une société “ sans Dieu ” est sans précédent dans l'Histoire. Le passé ne peut nous éclairer que de façon “ analogique ”

---

2. Qui lui a valu, quand même, d'être persécutée à plusieurs reprises !

car il est capital de percevoir les enjeux de ces temps de crise pour être capables de déceler ceux de notre temps. Et il est précieux de comprendre la “ méthode ”, le chemin emprunté par la foi pour surmonter — ou non — ces crises. Concrètement, cela s’est joué et continue à se jouer dans le rapport à l’autre, dans l’interprétation de l’Écriture : mémoire de l’événement fondateur de la foi, dans les modalités de l’unité de l’Église, dans la capacité à penser et exprimer la foi autrement. S’imprégner de toute cette histoire passée doit nous permettre d’assumer à notre tour la foi dans notre temps.

### **Une lecture à rebours**

Mais tout ceci implique de se positionner vis-à-vis de l’Histoire elle-même. En effet, nous ne faisons pas une histoire chrétienne, encore moins une “ philosophie de l’histoire ”. Ce qui nous intéresse, c’est, comme je viens de le dire, de saisir des déplacements dans le temps, dans les sociétés et les cultures, d’en mesurer les enjeux, les chances et les périls, de

comprendre ce qui s’est joué de l’avenir des hommes et de la foi. Cependant, il y a deux manières de faire cela.

La première, proprement historienne, serait de se remettre le plus possible dans le contexte, dans la peau des acteurs et de reconstituer au présent la complexité du passé. Ce n’est pas celle qui est la nôtre.

Nous proposons au contraire une lecture à rebours, exactement une relecture de ce passé à partir des questions de notre présent qui sont, plus ou moins lointainement, des conséquences des choix faits avant nous par d’autres : conséquences évidemment inconnues d’eux au moment de leurs choix ou de leur incapacité à assumer les défis de leur présent. Cela veut dire que nous nous situons sur un axe et que nous convoquons du passé ce qui peut éclairer cet axe. Cet axe principal est celui-ci : comment la foi — et donc l’Église — a-t-elle ou non assumé la différence et comment cela peut-il éclairer notre situation ici et maintenant quand nous devons, à notre tour, affronter les défis de notre temps ?

### Témoins d'une espérance

Enfin, j'évoquerai très vite la dernière raison que nous avons de prêter attention à l'Histoire. Il ne me paraît pas indu de remarquer à quel point le capitalisme libéral qui domine notre société, atomise les individus. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de regretter la liberté, la capacité de jugement personnel, la — relative — maîtrise sur son destin personnel que la Modernité a apporté à l'homme contemporain. Mais il ne faut pas se cacher que tout un " système " fait comme si, dans tous les champs de l'existence, le jeu des libertés s'équilibrait pour construire une société harmonieuse à condition de " tout laisser faire et tout laisser passer " <sup>3</sup>. Ce phénomène, lié à l'affaiblissement du " sens " de l'Histoire, fait que nous traversons une crise de l'Espérance qui explique en partie la désaffection vis-à-vis du politique ou l'étroit repli sur " nos affaires ". À quoi bon s'engager en politique si l'avenir est bouché ou, comme dirait l'ami Qohéleth, s'il n'y a rien de

nouveau sous le soleil ? Contentons-nous de l'urgence humanitaire.

Sous l'influence de Nietzsche et de son opposition farouche à un christianisme d'évasion dans un au-delà mythique, un certain nombre d'intellectuels se félicitent aujourd'hui que nous soyons délivrés de l'Espérance. Mais notre monde n'est pas seulement celui d'une absurdité qui appelle chacun à faire sens pour soi-même, c'est le lieu d'une tragédie qui sera sans fond si elle est privée du " malgré tout " d'une Espérance. Et c'est là aussi que nous sommes conviés à relire l'histoire des chrétiens de façon critique pour nous dégager de toute une dérive qui nous tirait hors de l'histoire (cf. Péguy). C'est donc un appel à revivifier nos raisons de croire en l'avenir de l'humanité à partir du Christ, à condition aussi d'en payer le prix et d'en témoigner auprès de celles et de ceux qui n'ont souvent plus que leurs yeux pour pleurer.

3. La formule "laissez faire, laissez passer" est apparue au XVIII<sup>ème</sup> siècle avec Vincent de Gournay et a été reprise par la suite par les tenants du libéralisme économique.

# Personnalisation

**En 1955, les premiers prêtres qui demandent l'incardination à la Mission de France signent un texte intitulé « personnalisation »**



L'Histoire demeure bien ce terrain privilégié que Dieu a choisi pour sa rencontre avec l'homme. Démarche mystérieuse d'un Dieu qui devient d'autant plus insaisissable qu'il est plus proche et qui se laisse souvent deviner davantage alors qu'il paraît éloigné.

Dans ce double mouvement perpétuellement repris où Dieu, venu à notre rencontre, nous semble si proche qu'il va nous embrasser, jusqu'à cette autre invitation où Dieu disparaît comme pour nous obliger à notre tour à venir à sa rencontre : il y a une double démarche de foi nécessaire.

Cette foi, il est plus facile de la sentir quand on envisage l'Histoire déployée comme un

grand geste continu de Dieu à travers des siècles.

Il est beaucoup plus difficile d'y croire quand il s'agit de notre histoire à nous, filée au jour le jour et où quotidiennement se heurtent le désir de Dieu et la volonté tout aussi mystérieuse du mal.

Un jour, si on écrit l'histoire de la Mission de France, et il est sans doute encore trop tôt pour le faire, on y sentira passer la grâce.

Bien conscients qu'il y a une nouvelle étape à faire ensemble et en nous-mêmes, nous sommes bien convaincus que Dieu invite la Mission tout entière à faire un pas en avant.

# La Bible et le temps

**Par Pierre Chamard-Bois**



Membre de la Communauté Mission de France, Pierre est dans l'équipe de Basse Bretagne.

Il participe régulièrement à l'animation de la session "Bible et Mer".

Le but de cet article n'est pas de présenter une analyse objective de la façon dont les textes bibliques représentent le temps. Ce serait un travail énorme, compte-tenu de la variété de leurs formes et de leurs origines supposées. En revanche, il peut être fructueux de voir comment ils mettent en œuvre des figures temporelles qui interagissent avec le temps des lecteurs. La Bible, en effet, n'est voie d'accès à une parole adressée qu'en tant que nous la lisons. Les effets de cette parole en nous concernent aussi notre rapport au temps, ou mieux à cette complexité que nous appelons le temps.

## **Nous sommes inscrits dans le temps**

Il y a la temporalité, cette suite d'instant qui se suivent, inexorablement, marqués par des heures et des dates. Un temps chronologique qui rappelle sans cesse que nous avançons vers notre mort. Le dieu grec Chronos dévorait ses enfants. Mais cette temporalité peut aussi être orientée vers un futur idéalisé, surtout au niveau des sociétés : on la nomme progrès, perfectionnement de l'humanité ou innovations dans des domaines plus restreints comme l'économie, la science ou le champ moral. Cette conception d'un progrès « naturel » est récente – à partir des Lumières, et surtout du XIXe siècle – et localisée à la culture européenne. Dans l'Antiquité grecque, ce que nous nommons aujourd'hui progrès a été vu soit comme une déchéance d'un âge d'or originel, soit comme une réaction à la décadence des mœurs. Pour les juifs, l'attente d'un futur lié à une promesse divine n'introduit pas vraiment la notion moderne de progrès progressif, comme on a pu le

croire à une époque, mais elle signe l'incomplétude du présent et l'attente d'un accomplissement imprévisible, la venue d'un Messie. Aujourd'hui, la temporalité est devenue complexe, articulant des rythmes différents et de la méfiance envers l'idée d'amélioration systématique : le meilleur et le pire sont simultanément devant nous. Nous sommes désorientés et la flèche du temps est une girouette prise dans des tourbillons tempétueux.

## **Notre à-venir surgit dans les failles du temps**

Dans le Premier Testament, le sabbat inscrit un jour hors temps dans la série des jours. C'est un temps réservé à Dieu et un temps préservant les humains d'une emprise totalisante de Chronos. Le jour du sabbat, le temps est suspendu, comme l'activité habituelle de chacun. Ce moment de suspension peut être l'occasion que quelque chose d'autre émerge. Mais pris à la lettre, il peut aussi en être un obstacle : Jésus en a fait

l'expérience en se voyant reprocher de guérir un jour de sabbat. Il dit aussi : « Le sabbat est advenu pour l'être humain, non pas l'être humain pour le sabbat ; de sorte que le Fils de l'humain est seigneur aussi du sabbat » (Marc 2, 27-28). La première partie de cette parole remet, à travers l'exemple du sabbat, la Loi d'aplomb dans ses dérives doctrinales : elle est au service de la vie. Elle ne doit pas être appliquée à une lettre qui peut s'avérer mortifère<sup>1</sup>. Elle est cependant déjà en écart avec ce que dit le Premier Testament : « C'est un sabbat pour YHWH » (Lévitique 23, 3) Le sabbat n'est pas pour Dieu, il est pour les humains. Mais « de sorte que le Fils de l'humain est seigneur aussi du sabbat » laisse entendre en outre que le Fils, en tant qu'humain dans son accomplissement ultime, est seigneur du sabbat. Le sabbat est donné aux humains en tant qu'il a d'abord été donné au Fils. Il est le premier héritier du sabbat, et par là les humains en bénéficient. Entre les humains et

Dieu, est révélé ainsi ce Fils dont Jésus témoigne et en est la visibilité historique.

Nous abordons ici la question de l'accomplissement de la Loi qui fait apparaître un nouveau rapport au temps. Il consiste d'abord à distinguer le commencement de l'origine. Quand le temps passe, le commencement s'éloigne et l'origine s'entrevoit. Le commencement s'éloigne et s'use au rythme des jours et des années, l'origine surgit de manière imprévisible. Le commencement est le début d'un temps : des choses devenant visibles, la mise au monde un enfant, une sortie d'Égypte inaugurant une nouvelle vie, une alliance scellée instaurant une relation différente. L'origine est un fondement qui se dévoile dans les fissures du temps qui passe : elle surgit et apparaît comme nouveauté radicale, basculement dans l'existence, retournement de sa vie. Si les racines s'enfoncent avec le temps dans l'oubli, l'origine

---

<sup>1</sup> Dans les évangiles, une telle dérive est condensée sur les figures des pharisiens et des légistes.

émerge comme une brisure de la continuité du temps chronologique. L'origine est plus originaire que le commencement. Le commencement est esquisse, figure de l'origine : il en témoigne et la protège d'une prétention à la saisir. L'évangile de Jean commence par ces mots décisifs qu'on pourrait traduire ainsi : « En une origine était le Logos » On traduit le Logos par Parole ou Verbe mais on pourrait aussi le traduire par le Parler, le Dire, car ce n'est pas un concept figé mais une dynamique. Cette réalité mystérieuse fondera totalement quelqu'un qui en sera la révélation dans la chair : Jésus. Le premier récit de création dans le livre de la Genèse propose une figuration de l'origine qu'est le Logos du côté d'un commencement quand le Dire divin permet de distinguer quelque chose dans le chaos primordial. Dans le livre de l'Apocalypse, la création nouvelle, qui n'est pas une seconde création meilleure que la première, mais dévoilement plus originaire de la première, offre la figure de la ville-fiancée qui descend du ciel, parée pour son époux christique, révélé

sous les traits d'agneau blessé et vivant. Cette création nouvelle n'est pas pour un temps chronologique futur, elle est donnée à voir comme entrebâillement sur l'origine. A tout instant de notre existence, il peut être donné de la contempler, non pas en extériorité mais de l'intérieur. Cela arrive quand le Fils de l'Homme passe dans notre vie.

Quand on dit que la venue de Jésus introduit une radicale nouveauté dans l'histoire, c'est qu'il est surgissement du Logos originaire. Il n'est pas dans l'inédit, car il parle depuis la fondation du monde au milieu des humains, tout en restant caché ou voilé. Cela s'entend à chaque page des premières Ecritures d'Israël, mais aussi dans chaque culture, dans chaque peuple, pour peu qu'on soit attentif à la croissance de ses semences. Le premier Testament comporte ainsi maints récits qui en témoignent : le Seigneur parle aussi à l'étranger, à Naaman le Syrien, à la veuve de Sarepta, à Cyrus qui mettra fin à l'exil d'Israël à Babylone.

L'événement Jésus, comme on dit souvent, est irruption dans le déroulement du temps historique de ce qui anime d'une manière voilée la vie des humains depuis qu'ils ont émergé dans la nuit des temps. Il vient entre les Premières Ecritures qui se sont progressivement arrêtées<sup>2</sup> et les secondes qui contribuent à ce que ce surgissement ne reste pas sans effet.

### **L'Heure vient**

Il y a le temps du passé, du présent et du futur. Il est aussi apparemment linéaire, mais comme une succession d'étapes en perpétuelle recomposition à cause d'un présent toujours renouvelé et insaisissable. Le passé est d'abord passé du présent et le futur, avenir du présent<sup>3</sup>. Nous en avons l'expérience personnelle car ce qui arrive présentement peut modifier, parfois profondément, la perception que nous avons de notre histoire

et celle que nous imaginons de notre futur. Il est des expériences de retournement, de deuil, de conversion, de découverte inédite qui modifient radicalement la perception de notre passé et la façon d'envisager notre avenir. Au niveau collectif, ce temps est beaucoup plus stable. Il y faut des révolutions, des génocides ou des exils pour que l'histoire d'un peuple, et son avenir, soient radicalement reconsidérés.

L'irruption de Jésus dans l'histoire a eu, pour ceux et celles qui en ont reconnu l'importance décisive, cet effet de reconsidérer le passé et l'avenir. Nous relisons les Premières Ecritures comme ensemencées de traces du Ressuscité. « Et commençant par Moïse et les prophètes, il (Jésus) leur (les disciples d'Emmaüs) expliqua dans toutes les Ecritures les choses à son sujet » (Luc 24, 27). Et l'avenir est contemplé désormais comme la venue en cours du Seigneur : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! » est le dernier mot

2. Les prophéties s'étaient tues depuis plusieurs siècles, mais c'était pour laisser place à une Parole incarnée plus grande qu'elles.

3. On pourra se reporter au livre XI des Confessions d'Augustin d'Hippone. Editions diverses. Pour lui, il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent, le futur du présent.

du livre de l'Apocalypse qui décrit à quoi on peut reconnaître qu'il vient dans nos existences et dans l'histoire des humains. Ce « viens » n'est pas un « reviens » parce qu'il se serait absenté, mais un acquiescement à sa venue permanente. On ne peut pas dire du Seigneur Jésus, autre nom du Christ, « après lui, ce n'est plus Lui », mais « après Lui c'est encore et toujours Lui ». Il ne cesse d'advenir, aujourd'hui encore, vingt siècles après lui, comme cela le fut en son temps. On pourrait dire, d'une autre manière, qu'il ne cesse pas de s'incarner, de mourir sur la croix du monde, de ressusciter, de sauver.

L'Heure, dans l'Évangile de Jean, parle de cela. L'Heure de Jésus qui est aussi celle du Christ en tant que nous sommes aujourd'hui son Corps, dans lequel il ne cesse de s'incarner, de mourir et de ressusciter, cette Heure n'est pas un instant dans l'Histoire qui s'éloignerait au rythme du temps chronologique, elle fonde l'histoire, en relativisant tout ce qu'on pourrait appeler progrès

ou déclin. Cette Heure qui se dit en grec *kaïros*, entendu comme le moment favorable, la saison des fruits et de la récolte, est de tous les instants. Nous ne pouvons nous y tenir de manière permanente, mais elle peut s'expérimenter à tout moment. Le Fils de l'humain peut traverser nos vies, comme un éclair, à tout instant. C'est ce qui est arrivé aux disciples d'Emmaüs : quand ils reconnurent le Ressuscité il devint invisible à leurs yeux, et pourtant cela a tout changé dans leur existence.

« L'Heure vient et c'est maintenant... » (Jean 4, 23) dit Jésus à la Samaritaine. D'une certaine manière, tout est dit dans cette parole : l'Heure ne cesse de venir, non pas comme une heure du temps chronologique où, avant l'heure, ce n'est pas l'heure et, après l'heure, ce n'est plus l'heure, mais elle vient en permanence pour chacun dans le maintenant de son existence. Ce n'est pas non plus comme un arrêt sur image du présent, comme dans la contemplation ou dans le

rêve, où l'éternité semble s'inviter quelques secondes ou minutes. L'heure n'est pas arrêt du temps chronologique, mais émergence dans cet autre temps qu'est la venue du Fils de l'humain qui attire tout à Lui.

Les secondes Ecritures nous en parlent, mais surtout nous offrent la possibilité de l'expérimenter. Se mettre à leur écoute, par leur lecture partagée avec des frères, donne de

vivre à cette Heure qui ne cesse d'advenir. Une Heure qui nous incorpore au Corps du Christ en nous associant à sa mort et sa résurrection. En effet, lire ainsi ensemble est crucifiant pour tout ce qui, de nous, est pris dans les rets du temps qui nous broie, et "relevant" pour ce qui, de nous, est promis à la Vie. Ainsi en est-il aussi dans le partage du pain et du vin qui nous rassemble dans l'eucharistie.

# Bulletin d'abonnement ou de réabonnement 2012

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Abonnement\*

Réabonnement\*

\* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire  32 €

de soutien  38 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés  17 €

• Lettre d'Information <sup>(1)</sup> ordinaire  14 €

de soutien  24 €

Je fais un don de : ..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : ..... €

**Offrez** un abonnement  
à la Lettre aux Communautés  
à un ami, un parent, un proche...

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

# La mémoire du futur

## « *Faites ceci en mémoire de moi* »

Par Malou le Bars



Ce texte, dernier repas avec ses disciples, dans l'évangile selon Luc, à été proposé pour un échange en carrefours le premier jour de l'Université d'été.

Malou, bibliste, membre de l'équipe Mission de

France de basse Bretagne, nous propose sa lecture nourrie des apports des participants.

*Nous sommes étroitement liés, souterrainement, dans une métamorphose incessante.*

Christian Bobin

### Faire mémoire

C'est quoi faire mémoire ? Est-ce évoquer ensemble des souvenirs ?

Quand des amis se retrouvent et que l'un, évoquant une aventure commune, dit aux autres : « Souvenez-vous », il rappelle quelque chose qui a marqué leur relation, qui a laissé des traces. Cette évocation, loin de se limiter à être un passe-temps agréable, a pour fonction de nourrir à ce moment une amitié, une certaine fraternité : quelque chose de commun qui reste vivace, qui pérennise la

relation, qui lui donne de beaux jours ! Et pourtant, chacun d'eux n'est sans doute pas impliqué au même degré dans cette relation. Quand les citoyens des U.S.A. commémorent le 11 septembre 2001, que cherchent-ils ? Sans doute à refonder un vivre-ensemble pour faire front à la menace qui pèse sur leur nation. Est-ce que cela les rassemble vraiment et permet la solidarité ?

Fêter un anniversaire de naissance, ce n'est pas tant faire mémoire de l'événement de la naissance de quelqu'un que se réjouir du chemin parcouru et lui souhaiter encore des années heureuses à vivre. Cette fête n'a de sens que dans un réseau de relations qui se « nourrit » de ce que l'occasion de la rencontre génère d'affection.

Quand on garde la mémoire d'un être cher disparu, que se passe-t-il ? L'anniversaire de l'événement douloureux, sa mort, prend plus de place que celui de sa naissance : est-ce parce que c'est plus déchirant ? N'est-ce pas

plutôt que la rupture marque le début d'une relation tout autre avec lui, d'une présence dans l'absence qui modifie radicalement le cheminement existentiel ?

Dans le « Memento des défunts », au cours de l'eucharistie, nous demandons au Seigneur de se souvenir d'eux ? Vers quoi nous oriente cette prière ? Chaque membre de l'assemblée porte en lui la mémoire des absents qu'il a connus et aimés. Mais ce qui prime là, c'est l'assemblée constituée en « corps » qui, après avoir fait mémoire des vivants qui « portent » l'Église, rassemble aussi ceux dont la vie a marqué la marche des humains, ceux-là sans qui nous ne serions pas.

Quand des chrétiens viennent participer à l'eucharistie, ils ne se rassemblent pas à la mémoire d'un « cher disparu », Jésus de Nazareth qui a vécu il y a plus de deux mille ans, mais pour devenir son Corps ! Pâques n'est pas la cérémonie/anniversaire d'un événement historique comme le 11 novembre !

La Résurrection ne date pas seulement d'hier, mais d'aujourd'hui et de demain. À la messe, les chrétiens se rassemblent pour « faire mémoire » du Ressuscité.

Que faisons-nous quand nous célébrons le « mémorial » du Seigneur ?

### *Le mémorial de la Pâque*

La Pâque, pour les Hébreux, est un temps de mémoire, de célébration en mémorial.

Israël fait mémoire de l'événement fondateur pour le peuple, la libération de la servitude : la sortie d'Égypte sous la conduite de Moïse, la longue marche dans le désert et le don de la Loi. L'action de Dieu, c'est de faire sortir, de rendre libre ; le Dieu de la Bible est le Dieu libérateur.

« Chacun doit se considérer, de génération en génération, comme étant lui-même sorti

d'Égypte, car il est écrit : En ce jour-là (le jour où l'on célèbre le mémorial), dis à ton fils : “ c'est pour cela que le Seigneur est intervenu pour moi, quand je sortis d'Égypte... ”. » Cet extrait du rituel de la Pâque juive traduit bien que l'Exode n'est pas seulement un événement du passé ; c'est un événement qui, célébré dans le culte, devient présent et tourne vers l'avenir : Dieu qui a libéré son peuple autrefois, peut encore le faire aujourd'hui et cette foi nourrit l'espérance, il y a un avenir. La question n'est donc pas d'essayer de remonter à l'événement fondateur pour « savoir ce qui s'est passé » dans une perspective de recherche historique. L'essentiel est que la tradition de ce récit vécu dans le repas pascal a continué à donner à Israël de découvrir qui est son Dieu et qui il est en tant que peuple de l'Alliance, libéré « de la maison de servitude ».

### *Fonction mémorielle de l'Eucharistie*

La lettre aux catholiques de France souligne que l'eucharistie est le lieu premier de la

mémoire pascale de l'Église : « À travers les gestes et paroles du pain rompu et de la coupe partagée se trouve vraiment actualisée pour nous la puissance de résurrection qui a sa source dans le sacrifice du Christ, et nous-mêmes, nous sommes invités à devenir le Corps total du Christ pour la vie du monde <sup>1</sup>... »

« Dans ce don, Jésus-Christ confiait à son Église l'actualisation permanente du mystère pascal. Par ce don, il instituait une mystérieuse “ contemporanéité ” entre le triduum et le cours des siècles <sup>2</sup>. » Ce n'est pas un sacrifice qui s'ajoute à celui du Christ, c'est le sacrifice de la croix qui est rendu présent : « La Messe rend présent le sacrifice de la croix, elle ne s'y ajoute pas et elle ne le multiplie pas. Ce qui se répète, c'est la célébration en mémorial, “ la manifestation en mémorial ” du sacrifice, par laquelle le sacrifice rédempteur du Christ,

unique et définitif, se rend présent dans le temps <sup>3</sup>. »

L'eucharistie est mémorial : elle est célébration actualisante du mystère pascal. Elle rend présente et agissante pour nous, aujourd'hui, la victoire du Christ ressuscité sur la mort, elle nous donne de l'accueillir dans notre chair. Chaque eucharistie célèbre notre Pâque, notre passage de la mort à la vie. La liturgie eucharistique, loin d'être un souvenir évoqué ensemble ou une simple mise en scène de ce que Jésus a fait avec ses disciples, est une expérience qui nous arrache à nos individualités, à notre identité « mondaine » : elle nous incorpore à ce Corps qui advient, elle éveille notre « corps christique », nous qui sommes frères et sœurs dans le Christ. *Les enfants de Dieu dispersés que nous étions sont rassemblés en un seul corps* par l'Esprit du Ressuscité que le Père envoie sur nous.

1. Conférence des Évêques de France (Dagens, Claude), *Lettre aux catholiques de France : « Proposer la foi dans la société actuelle »*, Le Cerf, 1996, 2e partie II, 4.

2. Jean-Paul II, L'Église vit de l'Eucharistie, *Lettre encyclique Ecclesia de Eucharistia vivit*, 2003, n° 5.

3. Jean-Paul II, op. cit., n° 12.

Le repas eucharistique ne peut donc pas être considéré comme un moment fort de piété personnelle où l'on nourrit sa propre relation au Christ, parce que cela « fait du bien », et où l'on vient refaire ses forces, même s'il s'agit de « forces altruistes » !

***Ceci est mon corps... ceci est la coupe de mon sang versé...***

Jésus, au dernier repas, après avoir pris du pain, et rendu grâce, l'a rompu avant de le donner : le pain, par la bénédiction, devient le don de Dieu reconnu et accueilli. Le pain passe par la fraction, il porte la marque de la séparation ; la fragmentation, la rupture, la dispersion, c'est le passage obligé qui rend possible un nouvel « être-ensemble ». « Ceci » et non « ce pain », est mon corps ; la parole sur ce qui est donné à manger en donne une autre désignation ; cette nourriture ne peut être reçue pour ce qu'elle est que dans la parole

qui en parle ; « ceci est mon corps » est donné à entendre pour qu'advienne un « voir » dont l'objet n'est pas le visible.

La parole révèle ce qu'il en est de manger de ce pain et de boire de cette coupe, elle révèle une relation nouvelle entre celui qui donne et ceux qui la reçoivent, une communion réelle qui passe par la parole et l'écoute.

C'est ce qui se passe dans l'eucharistie. La parole sur le pain et sur la coupe énoncée au moment de la consécration par celui qui préside la messe, l'assemblée la reçoit dans le présent entre mémorial et annonce. On pourrait dire que cette parole, par le fait même de son énonciation, a la capacité d'échapper au temps chronologique. Elle fait ce qu'elle dit au moment où elle est énoncée et reçue. Le repas du Seigneur est mémorial et annonce, acte de parole répondant à la parole instituante, inaugurale de Jésus : cette parole en acte « incorpore », elle « constitue-en-corps », elle en appelle à un corps pour être reçue.

Dans la mise au point que Paul fait avec les Corinthiens (1 Co 11, 17-34), il souligne bien ce qu'il en est de participer au repas du Seigneur : il s'agit de « discerner le corps ».

Le repas du Seigneur n'est pas fait pour combler la faim des hommes : « vous avez vos maisons pour cela », dit Saint Paul ! Les Corinthiens sont divisés, leur « corps » est malade, infirme, la chair de leurs relations est laissée à ce que produit « le monde » : du « chacun pour soi », des divisions fratricides. La méconnaissance de ce qu'il en est du Corps engagé, annoncé dans l'eucharistie, est mortifère.

### *Faites ceci en mémoire de moi*

« Ceci » n'est pas un objet.

« J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis » (1 Co 11, 23) : ce n'est pas le récit comme message, information ou discours que Paul a reçu du Seigneur : comment entendre ce « ceci » ? Sans doute quelque chose qui n'advient

que dans le récit, dans la parole en acte qui fait mémoire, mais qui n'en est pas le contenu de sens.

Dans toute assemblée qui se réunit pour le repas du Seigneur, se révèle ce qui constitue une spécificité de l'assemblée chrétienne. Elle est loin d'être à la hauteur, mais un possible chemin de discernement du « Corps du Christ » s'ouvre à elle. Saint Paul termine sa lettre aux Corinthiens par cette exhortation : « Attendez-vous les uns les autres ». Cette « prise-de-corps » ne peut se faire, si la messe est « self-service », elle n'advient que pour « l'être-ensemble » des frères en Christ. Il y faut du temps ! S'attendre, c'est, pour les frères, en être au même moment, être dans la même temporalité qui est celle inaugurée par l'acte de parole de Jésus. C'est se rendre ensemble présents à la présence du Christ.

Quand nous lisons ensemble les Écritures, quelque chose de cette expérience se passe. Nous lisons des récits qui semblent raconter des histoires du passé, celle, par exemple d'un certain

Jésus de Nazareth qui a vécu et est mort, il y a plus de deux mille ans. Nous n'apprenons rien sur son identité civile, nous « faisons mémoire » de sa Parole et celle-ci devient agissante quand nous l'énonçons pour la partager. Nous sommes amenés ainsi à vivre, aujourd'hui, la même expérience que celle des témoins qui ont fait, non pas œuvre d'historiens, mais qui ont « fait mémoire » de Lui, dans leurs écrits : ces écrits nous viennent du passé, sont œuvre agissante au présent et œuvre d'annonce qui ouvre pour nous un « à-venir ». Nous faisons l'expérience que la Parole, ce don reçu chaque fois que nous nous réunissons pour lire un passage biblique, nous transforme en « corps de frères et sœurs ». Dans le groupe, ce n'est pas tant l'énoncé de telle ou telle remarque plus ou moins « informée » ou ajustée qui compte que la parole en acte dans laquelle chacun s'engage, relié aux autres. Il importe de s'accueillir, de « s'attendre les uns les autres ».

### *En mémoire de moi...*

Comment l'Église peut-elle « faire mémoire » du Christ, si elle n'est pas habitée par l'Esprit Saint ? Le mémorial eucharistique ne tient que par la venue de l'Esprit. C'est par lui que la parole en acte de Jésus demeure présente, en mémoire vivante.

« Je vous ai dit ces choses tandis que je demeurais auprès de vous ; le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » (Jean 14, 25). L'Esprit nous fait nous « ressouvenir » des paroles de Jésus ; l'Esprit du Ressuscité nous est donné par le Père, non pas pour activer nos capacités de mémorisation, mais pour que nous puissions « faire mémoire » du Christ. Il nous fait passer de la mémoire du passé à celle du futur. En « anamnèse », nous pouvons chanter :

*« Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus,  
nous célébrons ta résurrection,  
nous attendons ta venue dans la gloire. »*

## *Legs : Le don de la vie... en héritage*

*L*a Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

*Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.*

*Pour plus d'informations,  
n'hésitez pas à contacter l'économe  
de la Communauté Mission de France,  
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58*



# Dans mon village, la cérémonie du 11 novembre 2013

Par Marie-Christine Ser



Marie-Christine Ser a été jusqu'à récemment déléguée épiscopale à l'information au sein de la Communauté Mission de France.

Le ciel était d'azur vif au-dessus de la place, ce 11 novembre. Loubressac, aux douces couleurs d'un automne en Quercy. Froid déjà.

Récemment, nos voisins amis sont allés dans la Somme retrouver la trace d'un grand-père mort à la fin de la guerre de 14-18, juste avant l'armistice ; un long voyage pour des agriculteurs peu enclins à quitter la ferme. Avec mon mari, nous tenions à participer à la cérémonie, à nous associer à leur démarche du souvenir.

Une centaine de personnes se saluent. Le maire a un mot chaleureux pour chacun. Le silence se fait, on se resserre autour du monument aux morts, au cœur du bourg,

sous les hautes futaies des platanes qui découpent leurs silhouettes sur l'horizon bleu de la vallée de la Dordogne. Accompagné de l'aîné du village, Mr. le maire dépose une gerbe. La lettre du ministre est lue avec respect. Les jeunes enfants entourent leur institutrice. Tout à l'heure ils chanteront la Marseillaise, timidement, presque comme une berceuse. Les noms gravés sont énoncés, impressionnante litanie de douleurs. Des noms familiers du pays. Deux, trois, parfois quatre prénoms pour un même patronyme. Ma gorge se serre, mes yeux se troublent. J'ai pourtant ignoré longtemps ce rendez-vous de mémoire ; trop jeune, trop loin, trop gris, ce souvenir des morts sans visages. Ma famille avait sans doute échappé à cette guerre-là ; à la suivante, ce fut glacial : mon père prisonnier

cinq ans. Parti en laissant son premier enfant, mon frère aîné, à trois semaines, il retrouvera à son retour un garçonnet qui ne le connaît pas...

Je suis arrivée au moment de ma vie où ces jeunes hommes « morts pour la France » auraient l'âge de petits-enfants. Ils sont restés broyés sous les obus et dans la boue, loin, si loin de notre horizon tendre. Dans leurs yeux, aux dernières minutes, le cruel désir, la brûlante soif de ce ciel clair au-dessus du village que mes yeux brouillés célèbrent ce matin.

Aujourd'hui, à cent ans de distance, je ressens la blessure, l'absence. Et j'éprouve une reconnaissance charnelle.

**Marie-Christine SER**

# Racine familiales

**Par Pascale Israël**



Pascale appartient à la Communauté Mission de France. Elle est membre d'une équipe d'Evry (91).

L'arbre pour grandir, se tenir droit et s'épanouir a besoin de racines profondes et multiples ; de la même manière, je crois que nous, êtres humains, nous avons besoin de connaître nos racines, le vécu de nos aïeux pour construire notre route, mais aussi pour permettre à nos enfants et petits-enfants d'avancer.

Notre famille se situe au croisement de racines de la terre en Champagne de mon côté, identité facile à connaître. Du côté de Paul, l'horizon est plus lointain : sa famille vient d'Égypte.

En 1951 ses parents ont dû quitter ce pays, comme la plupart des familles de tradition

juive. Ils sont arrivés en France avec 2 valises et 3 enfants, comme beaucoup de familles exilées.

Lorsque nos enfants sont devenus assez grands, nous avons souhaité qu'ils découvrent sur le terrain la tradition juive qui est une des composantes de l'histoire familiale. En 1994, nous sommes partis 3 semaines en Israël : marcher dans le désert, découvrir la Mer Rouge, Jérusalem, mais aussi les falafels, le Yad Vashem, différentes facettes... Chacun a été plus ou moins sensible à l'un ou l'autre aspect.

En 2003, avec l'aide d'un jeune égyptien francophone, Paul et moi sommes partis à la recherche des lieux où sa famille avait vécu. Il nous a semblé évident d'y retourner avec nos enfants. Ce que nous avons pu réaliser à Noël 2008 avec nos 6 enfants âgés de 28 à 11 ans. Notre ami égyptien a pu nous accompagner tout le séjour et souvent nous faire ouvrir

des portes après de longues palabres. Ainsi au cimetière juif d'Alexandrie, nous avons retrouvé au milieu des broussailles la tombe de la grand-mère de Paul. Dans la synagogue d'Alexandrie, nous avons vu les chaises sur lesquelles figuraient encore les noms des grands-pères, oncles, cousins. Là nous avons échangé avec 3 vieilles femmes, seules survivantes des 100 000 juifs d'Alexandrie avant 1950.

Nous avons pris le vieux Tramway inchangé depuis cette époque.

Dans un bourg du delta du Nil, nous avons visité l'entreprise d'égrenage de coton des grands-parents ; les machines datant de 1904 étaient toujours en activité.

Dans la bibliothèque de la synagogue du Caire, nous avons trouvé un livre écrit en français qui effectuait une sorte de recensement des communautés juives dans les différents bourgs en 1920 ; on pouvait retrouver la trace ; de différents membres de la famille.

A l'église Ste-Catherine d'Alexandrie, nous avons sollicité un franciscain qui s'occupait des archives. Il nous a sorti le registre des mariages de l'année 1944, nous avons pu voir l'acte de mariage des parents de Paul.

Au Caire, nous avons passé une soirée avec la communauté religieuse où avait longtemps vécu la seule personne de la famille restée en Egypte. Des femmes vivant dans un quartier pauvre et engagées au service de leurs concitoyens dans l'éducation, la santé, la promotion de la femme.

Mais je ne vous ai pas parlé des pyramides de Gizeh que ma belle-mère nous dit avoir escaladées jusqu'au sommet... de notre recherche dans le souk d'une petite pince spéciale pour faire des gâteaux à la pâte de datte ainsi que des lampes en verre bleu pour le lustre de la mère de Paul... ces petits objets

insignifiants qui deviennent importants pour ceux qui sont loin !

Je ne vous ai pas parlé non plus des vendeurs ambulants de patate douce, de la visite au musée du Caire avec ses innombrables momies, des verres de jus de canne à sucre, des embouteillages du centre-ville... Une ville et une vie aux multiples facettes. Plutôt que de parler de la famille, de ses racines, nous avons voulu vivre une sorte d'immersion avec nos enfants dans ce pays de leurs ancêtres.

Chacun selon son âge et sa sensibilité aura retenu davantage tel ou tel aspect.

Notre désir en tant que parents était de leur donner accès à cette part de leur histoire. A eux maintenant de voir ce qu'ils souhaiteraient transmettre à leur tour à leurs enfants.



# Actualité du patrimoine religieux

**Par des membres de l'ARSB**

ARSB (Association de Recherche Sémiotique en Bretagne) dont une autre activité importante est la lecture de la Bible dans des groupes divers.

## Des membres de l'ARSB<sup>1</sup>

Les cathédrales, les églises, les calvaires, les objets liturgiques, etc., constituent un patrimoine religieux qui témoigne de la façon dont nos anciens célébraient leur foi, l'enseignaient et la mettaient en pratique. Ces œuvres sont de moins en moins utilisées aujourd'hui pour leur destination première, du fait de la diminution et de la transformation de la pratique religieuse. Elles deviennent des lieux touristiques<sup>2</sup>, des lieux de visites culturelles, d'expositions et des salles de concert, tout en gardant parfois

1. ARSB (Association de Recherche Sémiotique en Bretagne) dont une autre activité importante est la lecture de la Bible dans des groupes divers.

2 Par exemple, plus de treize millions de visiteurs par an pour Notre-Dame de Paris.

un usage religieux. Mais l'architecture, les vitraux, les statues, les retables<sup>3</sup> sont plus considérés du point de vue artistique — historique et esthétique — que comme chemins pour s'aventurer dans le mystère de l'homme, de Dieu, de la création, du sens de l'existence. Nous faut-il renoncer à cela, à cause de la distance dans le temps et la culture ?

Dans le Nord Finistère, notre association se donne comme projet d'aider à entrer dans ces œuvres par cette porte, à destination de tout public. Elle propose des plaquettes ou des livres et des visites guidées. Nous allons voir comment on peut s'y prendre sur un exemple.

Dans l'église de Commana (29), on trouve un médaillon (voir photo ci-contre), sous la table d'autel, au pied d'un magnifique retable, dit de Sainte Anne. Le premier réflexe est d'identifier la scène et les personnages.

Les guides proposent d'y reconnaître Sainte Anne apprenant à lire à la Vierge. Les visiteurs regardent quelques secondes, admirent le mouvement de la robe de la femme qui tient le livre et... passent à autre chose. Pourtant, quand on propose d'y regarder de plus près en guidant un peu le visiteur, un grand intérêt peut apparaître.

La première étape est d'essayer d'oublier ce qu'on croit identifier. Pour les visiteurs, peu au fait des choses religieuses, c'est plus facile. A priori, rien ne permet d'y voir une scène religieuse, si ce n'est l'emplacement du médaillon, sur un autel, mais dans les églises on trouve souvent des scènes profanes, et éventuellement les auréoles que portent les personnages. Mais même pour ces dernières, cela se discute car elles représentent le soleil, pour l'enfant, et la lune, pour la femme. Certains y verront des symboles masculin et féminin. L'examen plus attentif permet de repérer trois plans dans le médaillon : le

---

3. Un retable est une construction verticale qui porte des décors sculptés, peints et/ou dorés en arrière d'une table d'autel.

premier avec les deux personnages ; le second, avec à gauche deux arbres faisant penser à des palmiers et à droite des rochers avec quelques rares plantes ; et le troisième plan, avec à gauche des nuages en tourbillons et à droite, une forteresse. Rapidement on remarque des oppositions à l'intérieur des deuxième et troisième plans. La végétation luxuriante, sans sol visible, est le pendant d'un terrain aride. La nuée mouvementée s'oppose à la stabilité rigide de la forteresse. Par contre, la scène de premier plan semble incrustée dans le décor : on y devine un dallage qui évoque plus une scène d'intérieur.

Ces premières remarques attisent la curiosité : la scène représentée est plus subtile qu'on ne pouvait le croire. Qu'est-ce qui est donné à entendre dans cette opposition des arrière-plans ? Faut-il relier la femme, avec ce paysage où l'eau et la vie dominant, et l'enfant avec l'aridité et la rigidité minérale à droite ? On suit alors la piste : le pan de tissu doré qui passe entre les genoux de la femme fait penser

à une source qui jaillit du livre ouvert et qui rejoint le pied des arbres à gauche. Ainsi il y aurait deux sources dans le fond de gauche : celle coulant du livre et celle venant du ciel par ces nuages lourds de pluie ? Mais si on prolonge mentalement le pan de tissu vers le haut à gauche, on tombe sur une grande porte ouverte dans la forteresse, qui n'est donc pas si close qu'on aurait pu le croire.

Arrêtons-là la description qui pourrait se prolonger longtemps. L'important est qu'à un moment on passe à un niveau plus symbolique : cela vous fait penser à quoi ? Selon les personnes, peuvent venir différentes figurations, par exemple via une interprétation qui oppose la souplesse et la fécondité de la créativité à la rigidité étouffante de la structure institutionnelle, et les visiteurs ne manquent pas d'exemples... On peut aussi rebondir sur une énigme du premier-plan. Il y a un livre écrit ouvert où l'enfant désigne un passage. Pose-t-il une question à la femme ? Ou lui souligne-t-il

quelque chose devant laquelle elle reste en méditation ? Une réponse n'est pas dans le livre ou les visages mais dans les auréoles : le soleil de l'enfant éclaire la lune de la femme. Et il est intéressant à ce stade où l'interprétation des guides vole en éclat, de proposer une autre façon de voir les choses : si la femme évoquait Marie, la mère de Jésus, que pourrait-on comprendre de cet enfant de lumière, au vêtement blanc, qui vient éclairer ou interpréter les Ecritures ? Jésus, lecteur des Ecritures, révèle à Marie tout ce qui le concerne... Pour les chrétiens cela fait penser au Ressuscité sur le chemin d'Emmaüs. Mais alors la femme pourrait être aussi envisagée aussi comme l'Eglise, ou même toute l'humanité ? Pour d'autres, l'enfant pourrait être une figuration de la sagesse, de l'inspiration. On comprend là que s'ouvrent des perspectives qui permettent de tout relire, par exemple en remarquant qu'à gauche il y a deux arbres, comme les

deux personnages, dans une disposition bien particulière... Tout cela fait parler, échanger. Cela permet de relire ce qu'on sait, son expérience dans de nombreux domaines (éducation, spiritualité, foi religieuse).

Le patrimoine religieux peut être très "inspirant" pour des visiteurs qui ne sont pas forcément dans la sphère religieuse, mais qui peuvent découvrir qu'il est beaucoup plus profond qu'on ne pourrait l'imaginer. Et même il fait office de révélation pour certains. Nous en sommes témoins dans notre Association. Le patrimoine religieux n'est pas que trésor des pères, ni limité aux chrétiens. Pour peu qu'on lui permette de faire entendre sa voix au-delà des siècles et des frontières culturelles, il est offert aujourd'hui pour qu'une parole de vie puisse résonner aujourd'hui et pour les générations futures. Certains disent même que cela contribue à l'annonce de l'Évangile.

# L'Esprit d'espérance

**Par Dominique Fontaine**



Puisque ce numéro de la LAC concerne l'histoire, je vous propose pour cette rubrique "Résonances" des extraits d'un texte issu de l'histoire... de la Mission de France. En 1995, nous avons organisé la recherche commune autour de la question de l'espérance. Jean Biehler, qui a été prêtre de la Mission de France et qui est retourné dans son diocèse de Strasbourg, avait proposé un texte stimulant, dont voici des extraits.

Notre foi nous dit que Dieu est un Dieu « qui vient » dans notre réalité. Nous sommes appelés à être les témoins de l'irruption en Christ d'un monde nouveau. Pour cela, il nous faut un « renouvellement de notre intelligence » (Rm 12, 2). Ce discernement a partie liée avec l'événement eschatologique en Christ.

Jésus refuse de donner « des signes venant du ciel ». Les signes du Royaume sont là, dans son œuvre, il n'y a pas à chercher dans le ciel.

Pourtant « il en a sauvé d'autres et ne peut pas se sauver lui-même », il se laisse submerger par les éléments hostiles. Scandale pour ceux qui voulaient un vrai signe ! Pour discerner les signes des temps, il faut être « mort avec le Christ ». Le premier signe est ce plongeur qui nous change nous-mêmes, ce saut dans une vie autre. Discerner, c'est cette effraction même, c'est inscrire la différence en plein monde par la mort « au péché » et le passage à une vie autre. Dans le ministère de guérison de Jésus, le signe n'est pas dans sa matérialité ; la différence est dans la réponse confiante de celui qui le reçoit. Ce qui est discerné, à partir de sa conversion, c'est que tout est changé, mais au milieu d'un monde où la souffrance demeure. Nous touchons là à la structure eschatologique de l'histoire telle qu'elle est mise en œuvre dans les Évangiles. Il y a à discerner parce qu'il y a à s'étonner : il se joue dans l'ordinaire du temps des choses pas ordinaires, des choses décisives. Il est des discernements qui engagent l'éternité. Le discernement lucide est à réinventer chaque jour, l'analogie des situations étant basée sur la « surprise ». Quant au contenu de ce qu'il faut discerner, il ne nous en sera rien dit. À chaque situation, époque et culture, son discernement. La lucidité de l'espérance chrétienne repose sur un non-savoir. Il n'y a pas à spéculer sur une échéance dont personne, pas même le Fils, ne connaît la date. Il reste lui-même « en chemin ».

C'est le danger de l'illusion du messianisme absolutisant certaines formes d'engagement dans l'histoire au nom de ce qu'a fait le Christ, étant entendu que Celui-ci avait une vision claire de la volonté de Dieu qu'il devait accomplir... Heureusement, les démentis de l'histoire nous contraignent à relativiser nos messianismes. (...)

Bruno Chenu relève la correspondance entre les Béatitudes et la scène du Jugement dernier : la filiation dans la gloire est liée à la fraternité dans la détresse. La surprise eschatologique dit quelque chose quant à la liberté selon l'espérance. Les situations où se révèle cette liberté sans appui sont en particulier ces situations limites où le vis-à-vis de cette conduite est appelé « un petit », l'homme qui n'a pas de rôle conducteur dans l'histoire. La liberté qui se révèle ici conteste radicalement le « sens » dominant de l'histoire. Il est un autre sens qui regroupe toutes les minuscules rencontres laissées pour compte par l'histoire des grands. Mais ce sens et cette histoire sont cachés. C'est ici la pointe de la prophétie : les petits étaient la figure du Christ et ni les justes ni les injustes ne le savaient, nous rajouterions ni les croyants ni les incroyants. La liberté engagée pour les premiers bénéficiaires du Royaume procède de ce « sens caché » qui a à voir avec le Christ lui-même. Le lien du Christ avec ceux qui ne font pas le sens de l'histoire, ce lien qui se révélera dans l'eschatologie comme leur donnant la première place, avec ceux qui ont risqué sans savoir leur liberté à leurs côtés, ce lien demeure un mystère. C'est le mystère même de la liberté sans appui de l'engagement du Christ, qui avant de se manifester comme Juge, commence par nous donner son Esprit.

L'incognito n'est brisé que par le Fils de l'Homme. Le Christ seul pourra dire : « c'est à moi que vous l'avez fait ». L'insistance sur l'éthique ne doit pas cacher cette surprise. Même s'ils connaissent l'Évangile, il n'appartient pas aux hommes de déterminer comment ce qu'ils font ou ne font pas à autrui atteint le Fils de l'Homme, alors qu'ils peuvent comprendre par eux-mêmes la haute valeur des œuvres de miséricorde.

On voit ainsi le registre sur lequel se situe l'espérance. Elle n'est fondement éthique que parce qu'elle trouve son origine dans l'expérience du don de l'Esprit, c'est-à-dire dans l'expérience du non-jugement immédiat par le Christ (même si les chrétiens croient en sa résurrection) d'une réalité non réconciliée. Notre responsabilité a une dimension eschatologique avant même d'être éthique.

Dietrich Bonhoeffer essaye d'exprimer quelque chose de ce registre dans ses lettres de prison : « Ce n'est pas l'action seulement, mais aussi bien la souffrance qui sont un chemin vers la liberté. Dans la souffrance, la libération consiste à pouvoir faire passer sa cause de ses propres mains dans celles de Dieu. »

---

4. Solon, homme d'Etat, législateur et poète athénien du VII<sup>ème</sup> s. av. J.-C, est considéré comme ayant instauré la démocratie, en s'opposant à la dynastie des tyrans de la période archaïque [ndlr].



Joseph Thomas anime en Bretagne un lieu d'accueil, "La maison de Nicodème", qui propose des rencontres culturelles au croisement de la littérature, du cinéma, de la spiritualité et de la foi.

## *Le cinéma : L'histoire sans fin*

Joseph Thomas

***L'Histoire sans fin*** est le titre d'un roman allemand de Michael Ende, transposé en un film du même nom, dans lequel le héros Bastien, gauche et timide, s'identifie peu à peu au récit qu'il a découvert au grenier. C'est à lui, Bastien, d'achever l'histoire en donnant un nom à la princesse oubliée des hommes. Chaque homme, en effet, revisite à son compte une culture qui ne cesse de reprendre la quête du présent à construire.

Le cinéma ne s'inscrit pas particulièrement sur le registre de l'histoire, il n'est pas tellement non plus le champ d'observation des historiens. Lui est « affaire d'émotion », ayant besoin de « vibration ». Le réalisateur, le plus souvent, capte l'air du temps, il aime exprimer le présent dont il hume l'air. C'est la manière, par exemple, de François Truffaut, de François Ozon, Cédric Klapisch ou Jean-Luc Godard mais aussi Kim Ki-duk ou Asghar Farahani. Toutefois, avec un recul de vingt-cinq ans, "Les 400 coups" ou Pierrot



cinéma

le fou, en deviennent des documents historiques s'inscrivant dans l'époque qui les a vu naître. Antoine Doinel, apparaissant dans cinq films de Truffaut, est presque un personnage d'histoire.

Désormais, le cinéma n'est plus seulement européen ou américain, mais asiatique, africain... Nous sommes contemporains d'un moment de l'unification culturelle (relative) du monde entier. Ne pas en demander plus.

## **Des films sur l'histoire**

La reconstitution historique des films d'époque devient rare et n'est jamais ni d'abord de fidélité absolue. Le sujet peut en être « historique », la relecture cinématographique actualise ou sublime largement. Sans aller jusqu'à Titanic, des films à fond historique comme Gandhi, Invictus, Mission, utilisent l'histoire comme une toile sur laquelle ils brodent de l'émotion. Lorsque Charlie Chaplin reprend le fait divers tragique dans Monsieur Verdoux, il élabore un cinéma qui laisse filtrer la colère qui l'anime. Encore moins, Roberto Bénégnini, dans La vie est belle, ne cherche pas d'abord à reconstituer l'atmosphère des camps. Moyennant quoi, il nous atteint et touche le spectateur, l'invitant sans doute à retrouver les manuels d'histoire. C'est sans doute moins le cas de Nuit et brouillard d'Alain Resnais qui a contribué à faire connaître, dans le grand public, des documents d'archives. À plus forte raison Shoah de Claude Lanzmann. Mais est-ce encore ce qu'on nomme cinéma ? Le cinéma vise moins la reconstitution — comme si on pouvait dire le définitif d'une situation passée — qu'une « revisitation » permanente des grandes figures mythiques : ainsi le personnage de Jeanne d'Arc est sans cesse revisité (de Dreyer et Bresson à Jacques Rivette et Luc Besson). Chacun avec sa vérité intime. Quant à Jésus, il ne cesse d'être mis en scène sous « un certain regard » de Pasolini à Denys Arcant, par exemple.

## Le cinéma dans l'histoire

Il existe désormais une histoire du cinéma dont on annonce parfois la fin. Le cinéma a une naissance, un déploiement dans le temps et l'espace, une maturation, des écoles, une évolution. Deux lignes de remplacement : les capitaux se transfèrent sur le jeu vidéo, plus productif de dividendes. Les formes évoluent par le numérique vers l'animation. Deux succès contemporains, entre autres, signifient cette évolution : Avatar et Gravity. Récemment des réalisateurs aussi importants que Léos Carax et Terrence Malik ont annoncé une sorte de fin du cinéma. Tout semblerait avoir été réalisé.

Le cinéma fait partie de l'histoire, de chaque histoire. On en arpente sans cesse la trace. Relecture d'un peuple en marche, non dans la fixité d'une vérité mais « dans une cathédrale de murmures » écrit poétiquement F.X. Maigre. Ni reconstitution à l'identique, ni saga infinie, seulement une trace dans la nuit qui aide à avancer. De Truffaut, s'impose une scène de Fahrenheit 451. Le film se voulait d'anticipation (à partir du roman de science-fiction de Ray Bradbury) dans un univers aseptisé où les pompiers doivent détruire la pensée personnelle et donc les livres. Une femme du film se laisse brûler dans sa bibliothèque. Et des hommes se réfugient dans les forêts pour apprendre par cœur des livres et comme les devenir. Le cinéma n'est pas si sérieux, mais l'habitude de la qualité au cinéma, qui court au long du temps, élargit le spectateur. Le cinéma est comme un mode d'expression qui compense l'effort, voire l'excès de rationalité contemporaine. Le cinéma nourrit le cerveau gauche, féminin et ludique, celui qui aide à vivre et inspire. Welcome sur l'intégration, Henri ou Gabrielle sur le handicap mental...



## Le documentaire

Il arrive qu'un film documentaire devienne une archive incontournable. Récemment, le travail de documentation et de recherche a permis de réaliser un documentaire apprécié sur le chanteur Rodriguez, Sugar man qui a permis de retrouver l'impact d'un parcours oublié. Pour ceux qui n'ont pas connu la période du conflit, Tous au Larzac, le documentaire est un remarquable document d'archive qui défend sans doute le point de vue des habitants qui ont mené la lutte, mais on peut considérer qu'il respecte l'histoire en en manifestant les étapes. Documents à l'appui.

## Que peut apporter le cinéma à l'histoire ?

Une invitation à plonger dans des histoires du passé, dignes d'intérêt. Le cinéma en donne une esquisse, il est invitation à creuser. Lorsque ce n'est ni une charge, ni un cantique, le cinéma est un appel durable à aller voir. "Le nom de la Rose" a eu peut-être pour effet de renforcer l'attrait pour le monde monastique, mais il est sûr que le film Des dieux et des hommes, transfiguration remarquable d'un épisode de l'histoire contemporaine, peut servir au moins de rappel d'un moment inégalé de l'histoire récente. Le travail sera d'aller à la rencontre des textes, des vies et des histoires de ces hommes du dialogue avec l'islam.

Le cinéma ne remplace pas l'histoire. Il meut et donne le goût. Le film de Bruno Dumont Hadewijch ne renseigne pas du tout sur le parcours de la béguine belge du XIIIe siècle. Le titre constitue une simple évocation. Mais la charge émotionnelle de ce film efficace et troublant tient au parcours possible d'une fille déracinée, éprise d'absolu, devenue prête à tout jusqu'à l'excès, pour éprouver sa vie. Dans la gamme des émotions produites, un tel cinéma vous gifle, interpelle et déstabilise. Le cinéma est aussi un cri pour l'humain.